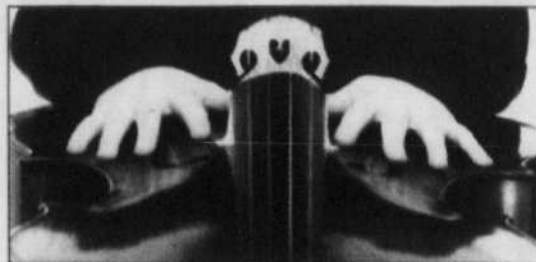
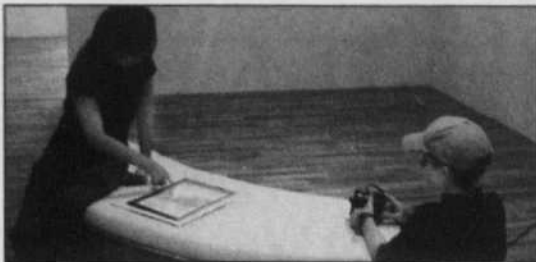


DE VISU

Le doigt à l'honneur...
Page E 5



MUSIQUE

Une première à Lanaudière
Page E 6



Livres et Culture

THÉÂTRE

La deuxième vie du Roi boiteux

Le Théâtre des Fonds de Tiroirs reprend l'œuvre maîtresse de Jean-Pierre Ronfard dans la cour arrière d'une salle de spectacles de Québec

Dix mois après son décès, Jean-Pierre Ronfard revit à travers le projet d'une bande de fous de théâtre qui ont entrepris *Vie et mort du roi boiteux* dans une version intégrale d'une durée de huit heures. En marchant dans les traces de ce chantre de la liberté artistique qu'était Ronfard, ces jeunes créateurs veulent avant tout exercer la leur.

ISABELLE PORTER

Êtes-vous devenus fous? leur ai-je d'abord demandé. «C'est justement pour ne pas le devenir que nous montons cette pièce», me lance du tac au tac Frédéric Dubois. Le jeune metteur en scène a accumulé les succès ces dernières années, d'abord avec le Théâtre des Fonds de Tiroirs qu'il dirige (*Le Cid Maghané*, *Zazie dans le métro*, *Téléroman...*), puis au Trident (*Ah! ha!*) et à la Bordée (*Macbeth*, *Ubu Roi*). Ça va presque trop bien...

«Avant, la compagnie était une façon de nous donner du travail. Mais maintenant qu'on travaille tous à l'extérieur, à quoi ça sert de faire des projets avec les Fonds de Tiroirs si c'est pour travailler de la même manière? Avec Le Roi boiteux, on a voulu donner un gros coup.» La comédienne Marie-Christine Lavallée, qui interprète le rôle de Marie-Jeanne Larose, renchérit: «C'est une étape clé pour nous en ce qui a trait à notre liberté artistique.» Superbe ironie, la responsable des communications de la troupe, Marie-Eve Charlebois, annonçait, quelques minutes plus tôt, que le Théâtre des Fonds de Tiroirs (TFT) avait obtenu le statut d'organisation permanente au Conseil des arts...

Il faut dire que cela fait déjà huit ans que la compagnie roule sa bosse avec une politique artistique misant notamment sur la recherche dans la contrainte. Marie-Christine Lavallée raconte que Ronfard lui-même lui avait déjà fait remarquer qu'il y avait une certaine parenté entre le TFT et le Nouveau Théâtre expérimental de Montréal (NTE), qu'il a cofondé en 1975 avec Robert Gravel et Pol Pelletier. Apparemment, l'homme de théâtre ne connaissait pas l'existence du projet du *Roi boiteux*. «On a décidé de le monter en septembre un peu avant sa mort.

VOIR PAGE E 2 : ROI



ILLUSTRATION: TIFPET

Rohinton Mistry dit une Inde cruelle, aux prises avec des problèmes qui semblent sans issue. Il dit aussi une Inde tendre, qui entretient précieusement certains liens entre les êtres. Il dit un monde foncièrement oriental, avec ses règles, ses lois et ses usages, que peu d'entre nous connaissent à fond. En quelques années, ce romancier canadien d'origine indienne a vu son étoile monter en flèche dans le paysage littéraire international. Après le remarquable *Équilibre du monde*, roman qui trace la vie de deux intouchables à Bombay, *Une simple affaire de famille*, sa dernière œuvre, vient d'être traduite en français chez Albin Michel. Portrait d'un romancier réaliste, auteur de fresques complexes qu'on a déjà comparé à Dickens et à Tolstoï.

CAROLINE MONTPETIT

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Rohinton Mistry fait dans l'antiphrase, puisque *L'Équilibre du monde* est de toute évidence la chronique d'un monde en déséquilibre et qu'*Une simple affaire de famille* s'avère en fait une histoire familiale très compliquée.

Rohinton Mistry est né à Bombay en 1952, d'une famille parsie, comme on désigne le groupe religieux chassé d'Iran, de croyance zoroastrienne, qui vit en Inde. Arrivé au Canada, il y a d'abord travaillé en tant qu'employé d'une banque. «Est-ce que j'aurais commencé à écrire si je n'avais jamais quitté l'Inde? Probablement pas, répond-il, joint par courriel en Ontario, où il vit maintenant. J'ai l'impression que je n'aurais pas trouvé l'espace, la solitude dont j'ai besoin pour écrire. D'un autre côté, si j'avais vraiment voulu écrire, j'aurais appris à le faire dans les conditions régnaient. Après tout, des gens vivent et écrivent en Inde, n'est-ce pas?»

Il faut dire qu'alors qu'il était en Inde, Rohinton Mistry s'intéressait plutôt à la musique, en particulier aux chansons contestataires occidentales, celles de Bob Dylan, de Leonard Cohen et de Simon and Garfunkel. Après s'être installé au Canada, notamment sous la pression de ses pairs qui voyaient là pour lui une occasion d'améliorer son sort, cette sorte de musique, qui ne prenait pas sa source dans ses racines, ne l'intéressait plus.

«Arrivé au Canada [...] il m'est apparu clairement que j'imitais quelque chose qui n'était pas mien,

qui n'avait pas de sens au regard de ma propre vie, de ma propre réalité», confiait-il au magazine *Asiasource* en 2002.

Laissant aller son penchant pour la littérature, Mistry s'inscrit à des cours de littérature à l'université de Toronto. La première nouvelle qu'il soumet à un concours rafle le premier prix. La seconde nouvelle, qu'il présente l'année suivante, rafle également le premier prix. Cet amateur de Joyce, de Tchekhov, de Dostoïevski, de Camus ou de James Baldwin y voit un signe du destin, l'indication d'une vocation. Un grand écrivain est né. Depuis, la liste des prix qu'il a gagnés est longue. *Une simple affaire de famille* a récemment été finaliste pour le Booker Prize en 2002 et a remporté le prix Kiriyama pour la fiction.

«Un romancier n'a qu'un seul devoir, je crois: dire la vérité comme il la voit»

Un engagement Poignants, peignant une réalité sans pitié, les romans de Mistry éveillent chez le lecteur

une sensibilité aux réalités de l'Inde d'aujourd'hui: fanatisme, intolérance, hiérarchie y sont au programme. *Une simple affaire de famille* se déploie dans les années 90, au sein d'une famille parsie qui désapprouve jusqu'à l'interdiction le mariage de ses membres avec des représentants d'autres communautés religieuses. Un homme vieillissant et atteint de la maladie de Parkinson, Nariman Vakeel, se voit pris en charge par sa seule fille biologique, qu'il a eue d'un mariage sans amour avec une femme de la même communauté religieuse que lui. La présence de Nariman chez sa fille entraîne des difficultés financières pour la famille et toute une série d'événements.

VOIR PAGE E 2 : MISTRY

Tragédie à l'indienne Rohinton Mistry

«Mon engagement est d'abord et avant tout envers la narration et envers les personnages sur lesquels je choisis d'écrire»

LIVRES

ICI ET AILLEURS

MISTRY

SUITE DE LA PAGE 1

Alors qu'on lui demande si l'Inde qu'il dépeint est réaliste, s'il s'agit bel et bien de l'Inde qu'il a connue, le romancier répond: «Un romancier n'a qu'un seul devoir, je crois: dire la vérité comme il ou elle la voit, c'est-à-dire d'écrire honnêtement. Un écrivain se sert de plusieurs choses: sa connaissance personnelle, son expérience, sa mémoire, son imagination...»

Il faut dire que, lorsque le roman *L'Équilibre du monde*, histoire terrible de deux intouchables qui tentent de sortir du système de castes et de devenir tailleurs à Bombay, était apparu sur la liste des finalistes pour le Booker Prize, la critique et écrivaine australienne Germaine Greer, qui avait enseigné quatre mois en Inde, avait dit ne pas reconnaître en ce livre l'Inde qu'elle-même avait connue. «C'est un livre canadien sur l'Inde», avait-elle lancé. Mistry en avait à peine cru ses oreilles. «Elle veut dire qu'elle, qui a enseigné quatre mois en Inde à des élèves de milieu aisé, connaît mieux l'Inde que moi qui y ai passé 23 ans avant d'émigrer?», répondait-il furieux.

L'histoire privée d'intolérance



ARCHIVES LE DEVOIR

Rohinton Mistry

Le Devoir

d'Une simple affaire de famille se déroule sur la toile de fond de la montée du fondamentalisme religieux en Inde. Pourtant, le romancier n'écrit pas avec l'intention de développer une conscience politique chez ses lecteurs.

«Mon engagement est d'abord et avant tout envers la narration et envers les personnages sur lesquels je choisis d'écrire. Si, pour dire leur histoire, il est nécessaire de mettre en lumière la réalité politique de cette société et de voir comment cette société tient ses ramifications dans leur vie, alors c'est ainsi. Mais je n'ai pas le désir brûlant d'éduquer qui que ce soit. Je crois d'ailleurs qu'un roman écrit avec l'intention d'éduquer finirait par être un mauvais roman», explique-t-il.

Mais lorsqu'il se montre intéressé par l'élection récente du Parti du Congrès en Inde, le romancier se réjouit et se fait soudain plus loquace. «Les dernières années de pouvoir en Inde ont promu une montée constante du fondamentalisme hindou et de la politique de la division. L'exemple le plus frappant en est le carnage survenu dans l'État du Gujarat durant les mois de février et de mars 2002, alors que le BJP était au pouvoir. Plus de 2000 innocents ont été tués, dont la majorité étaient des musulmans, alors que la machine judiciaire n'a pas fonctionné parce qu'ils avaient reçu l'ordre de ne pas intervenir. Plusieurs ONG et organisations de droits de l'homme ont appelé ce massacre un génocide commandité par l'État. Les circonstances entraînent dans la définition de l'ONU d'un génocide: une communauté a été identifiée sur la base de sa religion et systématiquement ciblée et tuée, leurs maisons et leurs entreprises ont été détruites, parfois avec l'aide de la police.»

Peut-être y a-t-il là le contexte brûlant d'un prochain roman...



SOURCE LE GRAND GUIDE DE LA FINLANDE GALLIMARD

Sur les flots de la mer du Nord

«La Finlande tout entière entrainait l'été. Les eaux s'étaient libérées, les humains réveillés. Le soleil resplendissait et un vent froid soufflait à grandes rafales. À Lestijärvi, une mère de famille faisait cuire des brioches. Du côté de Kokkola, un conducteur en état d'ivresse provoquait un accident mortel. La routine d'un début d'été.»

— La Cavale du géomètre, Arto Paasilinna

JOHANNE JARRY

On embarque par temps clair. Quelques heures plus tard, le paysage giflé de pluie devient illisible. On se replie au fond du bateau sur lequel claquent les vagues de la mer du Nord. On se sent définitivement perdu quand soudain la coque touche la côte norvégienne, le flanc du pays de Dina. Elle est petite, ce jour-là, quand elle s'aventure dans la buanderie, curieuse de voir sa maman faire la lessive. Au moment où elle met la main sur la manivelle, sa mère comprend le danger, se précipite; l'eau bouillante de la baignoire se déverse sur elle, devant le regard pétrifié de son enfant.

L'histoire de la vie de Dina traverse l'œuvre poétique et tumultueuse de la Norvégienne Herbjorg Wassmo, qui vit à Hihnøy, une île située au nord du cercle polaire. Les trois tomes du *Livre de Dina* (10/18) sont centrés sur le personnage fantasque de Dina, marquée par la mort de sa mère et qui est devenue une femme imprévisible, que l'on craint. Dans les deux tomes de *Fils de la Providence* (10/18), l'auteur centre son récit autour de Benjamin, le fils de Dina, qui doit s'adapter à la vie marginale de sa mère. Quant aux trois tomes de *L'Héritage de Karna* (10/18), ils réunissent les destins de Dina, de Benjamin et de Karna, la fille de ce dernier, à qui Dina légua son lourd secret. La densité et la complexité psychologique de ces personnages sont portées par un style épuré, empreint d'une sensualité singulière. L'univers romanesque d'Herbjorg Wassmo laisse transparaître une intense fréquentation de la poésie, matière qu'elle a longtemps enseignée avant

de se consacrer à l'écriture de ses livres. Son œuvre fait aussi écho à la Bible, dont elle cite des extraits en tête de plusieurs chapitres. Et ces histoires prennent tout leur sens quand on les sait inscrites dans un pays où l'été et sa lumière se font si longtemps attendre.

On a découvert le côté noir de la société suédoise grâce à l'inspecteur Wallander, création de l'écrivain Henning Mankell. Le Norvégien Gunnar Staalesen opte pour un genre moins noir mais tout aussi engagé. Varg Veum est devenu détective privé après avoir été congédié de la protection de l'enfance pour avoir frappé un homme qui tentait d'abuser d'une adolescente. Les clients sont rares, d'autant plus qu'il refuse ceux qui veulent le charger de causes conjugales; celles-ci lui rappellent son divorce. Dans *Le Loup dans la bergerie* (Folio policier), il accepte de prendre en filature une femme qui sera trouvée morte. Qui a commis le crime et pourquoi? Plus qu'un suspense, le ton de ce roman séduit grâce à la personnalité du détective, amateur d'aquavit. On attendra donc avec une certaine impatience l'arrivée en librairie (mi-août) de *Pour le meilleur et pour le pire* (Folio policier).

Finlande

Ils sont en cavale, les personnages d'Arto Paasilinna, et ils entraînent joyeusement le lecteur avec eux. L'aventure commence avec *La Cavale du géomètre* (Folio), quand un chauffeur de taxi croise le chemin d'un homme âgé immobile au milieu de la rue, incapable de faire son nœud de cravate. Le vieil homme est amnésique, le chauffeur de taxi a besoin de changer d'air; ils vont prendre la route sans donner de destination précise à leur escapade.

On retrouve le motif du départ dans *Petits suicides entre amis* (Denoël & D'ailleurs). Deux hommes qui ont raté leur suicide décident de fonder un groupe pour venir en aide à ceux qui envisagent la même issue qu'eux. Le recrutement regroupe une trentaine de personnes. Tout ce beau monde décide de monter à bord d'un autobus pour traverser la Finlande jusqu'en Europe, viree qui devrait se terminer par un suicide collectif... Arto Paasilinna pra-

chant avec naturel humour et dérision, écorchant sans retenue la société finlandaise et donnant d'excellentes raisons à ses personnages de quitter le pays... «L'on constata qu'il ne faisait pas bon vivre en Finlande, la société était dure comme le granit. Les gens étaient cruels et jaloux les uns des autres. Le goût du lucre était général, tous couraient après l'argent avec l'énergie du désespoir. Les Finlandais étaient sinistres et malveillants. S'ils riaient, c'était pour se réjouir du malheur d'autrui. Le pays grouillait de traîtres, de tricheurs, de menteurs.» Le lecteur qui préférera s'inventer un périple pourra aussi consulter *Le Grand Guide de la Finlande* (Gallimard).

On aura un point de vue plus urbain sur la capitale grâce à Matti Yrjänä Joensuu, écrivain qui est aussi inspecteur au sein de la brigade d'Helsinki. Dans *Harjunpää et les lois de l'amour* (Folio policier), son commissaire Harjunpää est particulièrement sensible aux difficultés familiales que vivent quelques-uns de ces collègues. L'écrivain crée un bon suspense autour d'un étrange tueur en série qui sait profiter de la crédulité de femmes avides d'amour et de présence, une réalité (la solitude des femmes) qu'il aborde sans trop caricaturer. À lire aussi: *Harjunpää et l'homme oiseau* (Folio policier).

Danemark

Jens Christian Grøndahl s'est fait connaître en France avec *Bruits du cœur* (Folio), un roman plutôt bavard sur fond d'intrigues amoureuses et de quêtes identitaires. On découvre une écriture fine et plus nuancée, presque blanche, dans *Virginia* (Gallimard), qui vient tout juste de paraître. Un adolescent et une jeune fille partagent quelques semaines de vacances dans une maison au bord de la mer du Nord pendant la guerre. L'adolescente découvre un aventurier anglais caché dans une remise. Le lendemain, elle prend la fuite devant les Allemands qui le font prisonnier. L'adolescent n'a pas oublié Virginia. Alors qu'ils sont presque des vieillards, ils se revoient par hasard, à Paris, et se rappellent cet été-là. Un récit pudique où affluent les fragilités humaines.

ROI

SUITE DE LA PAGE 1

Après son décès, on l'a mis sur la glace parce qu'on avait peur de passer pour des opportunistes», se rappelle Dubois. L'idée était dans l'air depuis trois ou quatre ans, jusqu'à ce que tout se décide, lors d'une discussion entre Frédéric Dubois et son frère, le comédien Patrice Dubois, qui a hérité du rôle-titre. Outre ce dernier, presque tous les acteurs — ils sont douze au total — sont des comédiens de la bande des Fonds de Tiros.

Une épopée dans une ruelle

Créée par le NTE en 1981, *Vie et mort du roi boiteux* n'a jamais fait l'objet d'une reprise sérieuse. D'ailleurs, dans son livre sur Jean-Pierre Ronfard, le critique Robert Lévesque note que «l'on imagine mal [cette pièce] être reprise plus tard, ailleurs ou par d'autres». Il faut dire que l'œuvre originale est tout simplement monumentale: 10 heures, 200 personnages, 25 comédiens... À la fois pastiche et hommage aux grandes tragédies classiques, la pièce raconte l'histoire de deux familles — les Ragone et les Roberge — à travers quatre générations. L'action tourne autour de l'ascension de Richard le Boiteux vers les sommets du pouvoir et du ridicule. «C'est la thématique de l'humain qui se pervertit, du Roi de la patate qui devient le roi», observe Frédéric Dubois. L'action se déroule



TRISTAN MCKENZIE

La joyeuse bande du Théâtre des Fonds de Tiros.

dans le quartier de l'Arsenal, une espèce de Montréal-Est où l'on s'exprime en joul ou en français littéraire, selon l'humeur et les prétentions du jour. Comme le dit Marie-Christine Lavallée, «dans l'écriture, il y a toujours un croisement entre le sublime et le bâtard». Faisant fi des distances temporelles et spatiales, Ronfard s'amuse à faire voyager le roi boiteux et ses ouailles jusqu'en Azerbaïdjan, nous faisant rencontrer tour à tour Moïse, Jeanne d'Arc, Mata Hari et Einstein. À l'origine, la pièce avait été créée dehors et dans plusieurs lieux. On faisait participer des animaux et des grosses

machines, les comédiens se foudroyaient à poil, bref, tout était permis. «Cette œuvre-là a été conçue pour produire un acte festif de théâtre, un événement», poursuit Lavallée.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que le texte est chaotique pour autant. Au contraire, insiste Dubois, sa structure est particulièrement «serrée et claire». Le metteur en scène s'est quand même permis des coupures pour resserrer le spectacle autour de l'intrigue principale. La pièce sera présentée demain et les deux dimanches suivants dans sa version intégrale, et les vendredis et samedis en

deux parties. Comme emplacement, on a choisi la cour arrière de la salle de spectacles des Oiseaux de passage, dans le quartier de Limoilou, lieu où le TFT avait présenté *Zazie dans le métro*, la pièce qui l'a fait connaître. Dubois a fait appel à une équipe de quatre scénographes sous la direction de Yasmina Giguère, une autre fidèle compagne du TFT repêchée depuis peu par Ex Machina.

Pour la bande du TFT, cette rencontre avec Ronfard était presque prédestinée. En plus de partager avec le dramaturge une certaine vision du théâtre, Dubois a monté plus d'un texte auquel Ronfard s'était lui-même attaqué, tels *Ah! ha!* et *Ubu Roi*. Marie-Christine Lavallée, qui avait côtoyé l'homme à l'époque de la mise en scène de *Ah! ha!* au Trident, devait quant à elle travailler sous sa direction dans *Aphrodite en 2004*. Pis encore, l'un des personnages centraux du *Roi boiteux* se nomme... Freddy Dubois. Bref, cette reprise est un heureux dialogue à plusieurs égards. Dialogue entre deux mondes, deux époques, deux générations. Dialogue entre le théâtre et la réalité, le rire et la tragédie, la vie et la mort.

Du 18 juillet au 1^{er} août dans la cour des Oiseaux de passage
499, 4^e Avenue, Limoilou, Québec
Réservations: ☎ (418) 524-0555

Librairie Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Palmarès des ventes
7 au 13 juillet 2004

Cette semaine Renaud-Bray a vendu 20 234 titres différents.

1	Polar	DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	JC Lattès	17
2	Biographie	MA VIE	B. CLINTON	Odile Jacob	1
3	Sport	LE TOUR DE FOGLIA ET CHRONIQUES FRANÇAISES ♥	P. FOGLIA	La Presse	7
4	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT ♥	A. GAVALDA	Dilettante	6
5	Polar	LOS ANGELES RIVER	M. CONNELLY	Seuil	5
6	Polar	LA NUIT EST MON ROYAUME (24 ^h)	M. HIGGINS CLARK	Albin Michel	9
7	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥	Y. MARTEL	XYZ éd.	48
8	Essais Qc	BIEN COMMUN RECHERCHÉ	F. DAVID	Écosociété	9
9	B.D.	LARGO WINCH, t. 13 - La prix de l'argent	J. VAN HAMME	Dupuis	4
10	Polar	THE DA VINCI CODE ♥	D. BROWN	Doubleday	67
11	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont	19
12	Polar	PRIÈRES POUR LA PLUIE ♥	D. LEHANE	Rivages	7
13	Biographie	MY LIFE	B. CLINTON	Alfred A. Knopf	4
14	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix ♥ (34 ^h)	J. K. ROWLING	Gallimard	33
15	Essais Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON, t. 2	L.-P. LAUZON	Lancôt	6
16	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERWAN-SCHREIBER	Robert Laffont	65
17	Santé	MÉNopause, NUTRITION ET SANTÉ ♥	L. LAMBERT-LAGACE	L'Homme	12
18	Roman	MALAVITA	T. BENACQUISTA	Gallimard	10
19	Roman	PASCAL ♥	F. De LUCA	Varia	47
20	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	196
21	Essais	LE SECRET D'EMMA HARTE	B. T. BRADFORD	Presses de la Cité	5
22	Essai	TOUTS AUX ABRIS ! ♥	M. MOORE	Borealis	20
23	Roman	LE BIZARRE INCIDENT DU CHIEN PENDANT LA NUIT ♥	M. HADDON	Robert Laffont	17
24	Cuisine	BARBECUE ♥	RACHLEN/SCHNEIDER	L'Homme	116

DÈS AOÛT 2004
Un nouveau Renaud-Bray à Pointe-Claire Centre Fairview
Livres - Musique - Films - Jeux - Papeterie - Cadeaux d'art

25	Polar	LA LIGNE NOIRE	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel	8
26	Jeunesse	LBD : UNE AFFAIRE DE FILLES	G. DENT	Gallimard	3
27	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	8
28	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafont	188
29	Actualité	CONTRE TOUTS LES ENNEMIS ♥	R. CLARKE	Albin Michel	4
30	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE ♥	P. AUSTER	Lemac/Actes Sud	15
31	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'Émeraude, t. 1, 2, 3, 4 et 5	A. ROBILLOARD	de Mortagne	21
32	Polar	LA TRANSACTION	J. GRISHAM	Robert Laffont	13
33	Polar	UNE AMITIÉ ABSOLUE ♥	J. LE CARRÉ	Seuil	11
34	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFOUR	L'Homme	75
35	Roman	LES COLORIÉS	A. JARDIN	Gallimard	15
36	B.D.	KID PADDLE, n° 9 - Boing! Boing! Bunk!	MIDAM	Dupuis	11
37	B.D. Qc	PAUL EN APPARTEMENT ♥	M. RABAGLIATI	La Pastèque	17
38	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	182
39	Polar	SHUTTER ISLAND ♥	D. LEHANE	Rivages	44
40	Cuisine	RECETTES D'ÉTÉ	COLLECTIF	Marabout	9
41	Polar	LA SALLE DES MEURTRES	P. D. JAMES	Fayard	5
42	Roman Qc	LA CHÂTELAINE DE MALLAIG ♥	D. LACOMBE	vib éditeur	104
43	Roman Qc	ET QUOI ENCORE !	D. BOMBARDIER	Albin Michel	9
44	Roman	ÉCOUTE-MOI ♥	M. MAZZANTINI	Robert Laffont	22
45	B.D.	ALBUM SPIROU, t. 276	COLLECTIF	Dupuis	4

♥ Coup de Cœur RB Nouvelle entrée Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
Un réseau de 25 librairies au Québec
www.renaud-bray.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

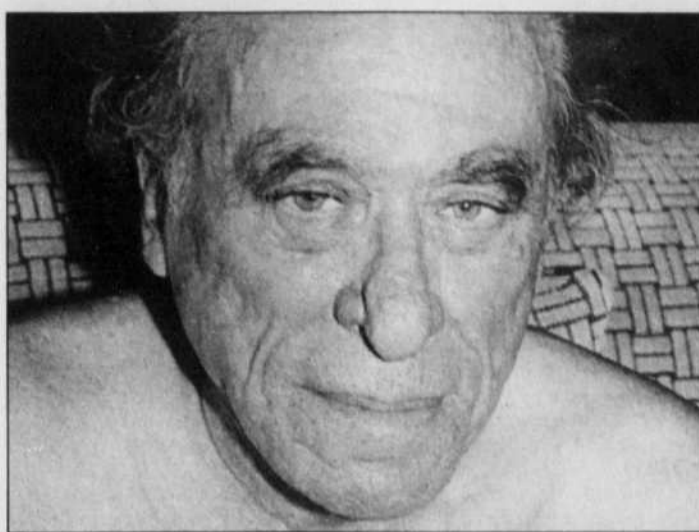
Bukowski portatif

Dix ans après la mort de l'écrivain, une intégrale de ses nouvelles et de ses contes

CHRISTIAN DESMEULES

À un inconnu qui lui demande un jour comment un «vieux dégueulasse» comme lui s'y prend pour mettre la main aux fesses de toutes ces jolies femmes: «Mon Dieu, comment faites-vous?»

— Je tape, j'ai dit.
— Vous tapez?
— Oui, dix-huit mots à la minute en moyenne.»



ARCHIVES LE DEVOIR

«Buk», le «vieux dégueulasse».

re, *Les Nouveaux Contes de la folie ordinaire* (l'éditeur français ayant choisi de couper en deux, en 1977 et en 1978, *Erections, Ejaculations, Exhibitions and General Tales of Ordinary Madness*), *Au sud de nulle part* et *Je l'aime, Albert*. Près de mille pages, un peu plus de 125 nouvelles, beaucoup de savoir-faire et de gros mots. L'intégrale des romans devrait suivre l'an prochain.

Des histoires souvent poignantes d'amour et de mort, au-delà des cabriolets poisseuses et de la provocation systématique, où l'émotion est au rendez-vous, tou-

jours à fleur de peau comme une cicatrice usée. Que ce soit dans *Le Petit Ramoneur*, véritable bijou de littérature kafkaïenne où un homme amoureux d'une femme fatale rétrécit peu à peu jusqu'à devenir un maniable et docile instrument de plaisir, dans *La Sirène baiseuse de Venice, Californie* ou encore dans *Ma maman gros cul*: de la poésie, des fleurs, du sang et du béton.

«Je n'aime pas les petits gars rasés de près, portant cravate et nantis d'un bon boulot», fait-il dire à son alter ego Henry Chinaski dans une nouvelle intitulée *Tripes*. «J'aime les

hommes désespérés, les hommes aux dents brisées et aux manières brusques. J'aime également les femmes de mauvaise vie, les pochardes vicieuses et fortes en gueule aux bas avachis et au visage ravagé dégoulinant de mascara. Les pervers m'intéressent davantage que les saints.» Et un peu plus loin, à l'intention du lecteur qui n'aurait pas encore compris: «Je n'aime pas la loi, la morale, la religion, les règlements. Je refuse d'être modelé par la société.» Tout Bukowski est là, en une manière de profession de foi, et chacune de ses nouvelles est une variation sur le thème infini de la liberté sans faille. Irréductible et exemplaire à sa façon. Au Green Hills Memorial Park où il est enterré, près de Los Angeles, une brève épitaphe brille comme une enseigne au néon au-dessus d'un petit boxeur en effigie: «Don't try».

Une lecture ponctuée de grands éclats de rire, de silences admiratifs et de coups de cafard. Et puis l'amour n'existe pas, nous dit Bukowski. C'est un conte de fées. Comme la société de consommation ou la quête du bonheur. Comme le père Noël. À savourer lentement pour éviter la cuite.

CONTES ET NOUVELLES

Charles Bukowski
Traduit de l'anglais (États-Unis)
Grasset, coll. «Bibliothèque»
Paris, 2004, 940 pages

Le lampadaire derrière le deuxième but

ROMAN QUÉBÉCOIS



Suzanne Giguère

Presque vingt ans après *Des histoires d'hiver*, avec des rues, des écoles et du hockey, qui a inspiré le beau film de François Bouvier portant le même titre (1998), l'écrivain et scénariste Marc Robitaille reprend le chemin de l'enfance. L'action d'*Un été sans point ni coup sûr* se déroule à Montréal à la fin des années 1960. Nous sommes au mois de juin, ça sent l'été et le narrateur, douze ans, termine sa sixième année. Passionné de baseball, il passe ses journées à penser à son sport favori, ses soirées à écouter les parties des Expos, collectionne les cartes des joueurs, découpe leurs photos dans le journal et les colle sur les murs de sa chambre sous l'œil réprobateur de son père. Ce dernier estime en effet que la géographie et les mathématiques «préparent mieux les enfants à l'avenir».

Le ton est donné. Avec un récit amusant et plein de fraîcheur, tendre et touchant, le romancier nous ramène dans le monde de l'enfance avec ses joies et ses chagrins, balisés par l'école, les jeux, les copains et les premiers tremblements amoureux. Le futur adolescent traverse une époque «historique» plus ou moins glorieuse marquée par la fin de la Révolution tranquille au Québec, la marche des premiers astronautes sur la Lune, la guerre du Vietnam et le festival de musique de Woodstock. Il découvre aussi que les adultes pratiquent l'art de la dissimulation.

En fait, il n'a qu'une idée en tête: échanger son «royaume pour un cheval», comme le Richard III de Shakespeare, afin de prendre la fuite... vers le terrain de baseball et être sélectionné pour faire partie des Aristocrates, l'équipe professionnelle de la paroisse. Le romancier prend tout son temps et maintient le suspense. Retour sur la dernière année au primaire et rencontre avec un maniaque de baseball.

Le Club de réserve

M. Audet, le singulier professeur de la classe de 6^e, s'est engagé à ne pas donner «un seul devoir PLATE de l'année». Avec lui, les élèves construisent des maquettes des temples mayas et des drakkars de Vikings. Un jour, quelqu'un écrit sur le mur de l'école: «Le directeur est un dictateur.» M. Audet explique clairement aux élèves la nature des régimes politiques des dictateurs. Avec une pointe d'humour, le narrateur conclut: «On a vu que c'était en fin de compte très différent du travail du directeur d'école et que Pichette était un gars plutôt mal informé.»

À quelques jours de la fin des classes, lors d'une discussion animée, les filles traitent les gars de «pas évolués parce qu'ils ne pensent qu'à jouer et à se tirer». Le narrateur se lance dans une autocritique rigolote: «On a fait perdre beaucoup de temps d'enseignement en classe, on a commencé beaucoup de chicanes, on a été responsables de toutes les retenues. Et toute l'année, on s'est intéressés à des niaiseries comme la tag, la lutte, les ballounes d'eau, les bouillons de neige, les réglisses spaghetti, les billes, le bolo, Bob Morane, le Saint, James Bond, Batman et les cartes de gomme balloune.»

Le narrateur aime bien son voi-

sin, Monsieur B. On l'appelle ainsi «parce que son vrai nom a trop de syllabes». Passionné de baseball, ce dernier affirme que ce sport aide à civiliser la société et à la rendre moins barbare parce qu'il amène l'homme «à prendre l'air, à prendre son temps et à penser». Cette explication joyeuse et hautement philosophique enchante le narrateur.

Le romancier relance l'intrigue. Non sélectionné pour faire partie des Aristocrates, le narrateur rentre chez lui sans uniforme, ni casquette, «avec une brûlure à l'estomac». Son père, constatant la déception de son fils, décide de rassembler tous ceux qui n'ont pas été choisis et fonde le Club de réserve. Mais l'équipe doit se contenter du terrain d'en bas, «celui avec la gravelle, les vieux gradins tout croches et le lampadaire juste derrière le deuxième but» et supporter un grand du secondaire «qui passe en fou avec son scooter en plein milieu du terrain». Les joueurs héritent des chandails de l'équipe de hockey pee-wee que plus personne ne veut, «des chandails mauves, en plus».

Les situations drôles se succèdent, Mouf, la dernière recrue, passe près de décapiter un joueur, frappe une «archi longue fausse balle» qui frôle une fille en train de danser à la corde. L'été s'annonce catastrophique. L'équipe n'a gagné aucune partie depuis le début de la saison: «Une défaite honorable aujourd'hui, une victoire morale l'autre jour, je me demande bien ce que mon père va trouver comme encouragement le prochain coup.» Néanmoins, le Club de réserve continue de nourrir un rêve secret, celui de jouer contre les Aristocrates et de les «écrabouter».

Contre toute attente, le match est disputé, le narrateur lance une partie «sans point ni coup sûr», ce qui est extrêmement rare. À la fin de l'été, il réussit sa première balle courbe et découvre que Sophie, qui lui chatouille le cœur, adore le baseball. Il rêve déjà à la nouvelle saison, «dans huit mois... l'été prochain», où il lancera une balle courbe et entendra l'arbitre crier: «STRIKE ONE!» «Je vais aller m'asseoir sur le banc des joueurs, fier de mon coup. Je dirai rien, je vais juste fermer les yeux et me faire chauffer au soleil un peu avant mon tour au bâton. Il va y avoir un peu de vent et ça va sentir le gazon vert.»

Une belle humeur contagieuse

Le livre ressemble à un scrapbook avec des photos des joueurs des Expos et des Cubs de Chicago, des coupures de presse, des affiches, des cartes de pointage, le programme officiel des Red Sox, la page couverture de Pocket Book Jr. sur le baseball, celle d'une aventure de Bob Morane, du Cahier de géographie 6^e-7^e année et d'une affiche du festival de Woodstock.

On retiendra d'*Un été sans point ni coup sûr* l'importance de la passion sportive comme lien privilégié entre un garçon et son père, le mélange de candeur, de simplicité et de drôlerie exprimé dans un langage enfantin juste, des propos philosophiques et des observations piquantes sur les comportements humains, une belle humeur contagieuse, une douce nostalgie et, par-dessus tout, une passion éternelle pour ce jeu emblématique que d'autres romanciers, comme le Québécois David Homel (*Il pleut des rats*) ou l'Albertain W. P. Kinsella (*Shoelless Joe Jackson Comes to Iowa*), ont immortalisé à leur manière.

UN ÉTÉ SANS POINT NI COUP SÛR

Marc Robitaille
Les 400 Coups

On retiendra d'*Un été sans point ni coup sûr* l'importance de la passion sportive comme lien privilégié entre un garçon et son père

Publier à tout prix?

JOHANNE JARRY

Prenez un auteur dont l'œuvre traduite connaît un beau succès en France et un éditeur très sensible à l'engouement des lecteurs qui attendent impatiemment chaque nouvelle parution. Que risque-t-il d'arriver si l'auteur ne fournit pas? On peut décider de traduire (faute de nouveauté) un roman dont on retardait la publication, vu la mineur de sa valeur littéraire. Ou peut aussi, en manque de matériel romanesque, baptiser «roman» un livre regroupant de longues nouvelles...

Ce genre de manœuvre commerciale ne ressemble pourtant pas aux éditions Métallé, qui ont fait découvrir au public français l'œuvre de l'écrivain cubain Leonardo Padura en publiant *Électre à La Havane* et *L'Automne à Cuba*, deux romans écrits à la fin des années 90, où Padura questionne, sous forme d'enquêtes policières, la situation politique du pays. Son deuxième roman, écrit en 1992 et qui vient pourtant tout juste de paraître, ne laisse rien entrevoir de la subtilité et la complexité qui caractérisent l'univers romanesque des titres cités ci-dessus.

Dans *Vents de Carême*, le commissaire Mario Conde tombe amoureux «raide» d'une femme qu'il espère conquérir. Au même moment, on lui confie une enquête concernant l'assassinat d'une professeure. Ce qui se transforme en intrigue politique entremêlée à un trafic de drogue semble laisser indifférent l'amoureux transi, attitude qui contamine rapidement le lecteur. Mis à part quelques scènes érotiques convaincantes, ce deuxième roman de Leonardo Padura ne

peut être lu comme les balbutiements de l'œuvre, tellement son contenu est superficiel. S'ajoute à cela la grossièreté de la traduction, truffée d'expressions qui donnent l'impression d'avoir affaire à un flic parisien plutôt qu'à un commissaire de La Havane. Bref, ce *Vents de Carême* serait un bien mauvais porte d'entrée pour qui voudrait découvrir l'œuvre de Leonardo Padura.

À la fin du très suave roman *L'Odeur de la nuit*, publié par le très populaire écrivain italien Andrea Camilleri, le commissaire Montalbano s'évanouissait (attaque de sensibilité ou crise cardiaque?) devant sa Livia chérie. On se réjouissait de connaître enfin la suite avec *La Peur de Montalbano*. Hélas, ce livre, qui n'est pas un roman (contrairement à ce que l'éditeur indique sur la page couverture), réunit des nouvelles si fades qu'on a l'impression qu'elles ont été écrites pour rien. Même la traduction de Serge Quadrupani apparaît forcée à plusieurs endroits, trop visible pour être naturelle. Il faut donc attendre et espérer la vraie suite de *L'Odeur de la nuit*.

VENTS DE CARÊME

Leonardo Padura
Traduit de l'espagnol (Cuba) par François Gaudry
Métallé,
Paris, 2004, 228 pages

LA PEUR DE MONTALBANO

Andrea Camilleri
Traduit de l'italien (Sicile) par Serge Quadrupani
Fleuve Noir,
Paris, 2004, 240 pages

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

LIVRES D'OCCASION DE QUALITÉ

- ◆ Livres d'art et de collections
- ◆ Canadiana
- ◆ Livres anciens et rares
- ◆ Littérature
- ◆ Philosophie
- ◆ Sciences humaines
- ◆ Service de presse

Faites-nous part de vos desiderata

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal), Montréal

514-522-8848 1-888-522-8848

7 jours 7 soirs de 10h00 à 21h00

bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC. POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Un Maroc non exotique

NAÏM KATTAN

Gaël est un Français qui se sent mal dans sa peau. Enfant, il est persécuté et battu par des écoliers maghrébins de son âge. Il trouve refuge dans l'amitié de Farida, une jeune fille d'origine algérienne qui rêve du pays de ses parents et qui apprend l'arabe afin de s'y rendre.

S'intéressant paradoxalement et quasi exclusivement aux Maghrébins, Gaël choisit, dans un club de correspondance, Mohamed, un jeune homme du Maroc. Farida se rend en Algérie où, accablée par l'échec, elle décide de retourner en France, et, sans travail, sans papiers, au fond du désespoir, elle se suicide. Gaël se sent coupable de ne pas l'avoir secourue. Il se rend au Maroc chez son correspondant Mohamed, qui est chômeur et pauvre et qui rêve de quitter son pays. Les deux amis parcourent le Maroc, sont accueillis par des cousins, des oncles et des amis de Mohamed. L'auteur fait une chronique quotidienne des péripéties de cette pérégrination. La misère est le destin commun de tous ceux dont Gaël fait la connaissance; une vie

sans ouverture, dont la seule lueur est l'espoir de partir, de gagner l'Europe, une terre promise où la richesse n'est pas une utopie.

Ce livre est un récit de voyage plutôt qu'une œuvre de fiction. Gaël fait état de ce qu'il voit, donne la parole, sans commentaire et sans surprise, aux hommes et aux femmes qu'il rencontre. Il tombe sur des personnes accueillantes malgré leur dénuement, ainsi que sur des durs et des indifférents. Il décrit une misère ordinaire, des existences au seuil du désespoir. Il ne plaint pas ceux dont il partage momentanément la pauvreté. Pour pénétrer cet univers, il cherche à apprendre la langue et nous livre un compte rendu à distance, sans révolte. Nous sommes à mille lieues de l'existence que recherchent les touristes. Il rentre chez lui et son périple n'aura été qu'une parenthèse, le constat d'existences dégradées, de vies non vécues.

QUELQUES MOTS D'ARABE

Loïc Barrière, Éditions du Seuil
Paris, 2004, 156 pages

Olivieri
librairie • bistro

C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE

QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...

J'ai pas le temps, je m'en vais lire...

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

Le courant des mots

Montréal, Vieux-Port - 17 juin au 11 juillet

Québec, Terrasse Dufferin - 16 juillet au 8 août

Ottawa - Gatineau - 16 au 22 août

Montréal, Festival des Films du Monde - 26 août au 6 septembre

Des livres anciens, neufs ou d'occasion, pour tous les goûts, à tous les prix.

Accès gratuit
11h à 23h

En collaboration avec:
LE DEVOIR



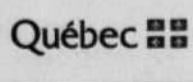
OSSILOR

www.ossilor.com

présente:

Les
Bouquinistes
du Saint-Laurent

www.lesbouquinistes.org



ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

De la vie bonne et libre



Louis Cornellier

Bien connu à titre de promoteur québécois du concept de simplicité volontaire, Serge Mongeau consacre l'essentiel de son œuvre à la définition d'un art de vivre à même d'assurer «notre survie» et celle de la planète, tout en visant l'atteinte du vrai bonheur qui «ne vient pas de l'importance des événements que nous vivons, mais de la conscience de ce que nous vivons».

Dans *La Belle Vie*, qui en est à sa deuxième réédition, Mongeau rappelle d'abord que la triade production-publicité-consummation qui domine actuellement notre mode de vie «conduit à notre destruction». Comment en sortir? En se rebranchant, évidemment, sur notre nature profonde.

Professant une vision de l'homme et du monde qui emprunte à la fois au naturalisme et au panthéisme, Mongeau affirme se retrouver

dans les écrits bouddhiques. «*Nous sommes la nature*», écrit-il. «*Dieu est la Vie*» ou encore: «*L'être humain n'est individu qu'en apparence, et quand il oublie sa vraie nature de partie d'un tout et qu'il essaie de s'épanouir seul, il échoue.*»

Evidemment, pour un chrétien comme moi, cette définition relativisante de l'être humain, perçu en tant qu'élément fonctionnel d'un tout, est inacceptable. Force m'est toutefois de reconnaître l'honnêteté et la sincérité de la démarche de Mongeau, qui ne va pas, cependant, sans contradiction. Comment concilier, en effet, l'appel à se percevoir «comme un instrument dans les mains du Divin plutôt que comme celui qui conçoit l'action» et une affirmation comme «nous sommes agis, nous n'agissons pas» avec l'appel à «s'investir», c'est-à-dire à s'engager en faveur «des millions d'êtres humains qui ne savent pas s'ils pourront vivre demain», «de celles et ceux qui n'ont même pas le choix de réfléchir ou non»?

Mongeau, qui tient à se distancer du courant «nouvel âge» en précisant que le travail sur soi-même ne suffit pas, en est réduit à des piouettes argumentatives pour justifier la nécessité de l'action sociopolitique. «*Le Mal n'existe pas*», écrit-il par exemple, pour suggérer ensui-

te, même si c'est sans le dire explicitement, de le combattre. Il y a là, dans sa logique même, une aporie que ne saurait résoudre un vague appel à la «conscience».

En ce sens, Serge Mongeau peut bien se désoler du «vide spirituel» qui menace notre monde et affirmer que, par leur tendance au dogmatisme, les religions institutionnelles n'offrent plus une solution valable à ce problème, il n'en reste pas moins que le syncrétisme qu'il professe, pour un esprit rationnel, s'avère très peu convaincant.

Cela étant, si on accepte de laisser un peu de côté ces considérations plus fondamentales, on trouvera dans *La Belle Vie* un bel éloge du jeu comme partie intégrante de l'existence, un très bel éloge, aussi, de la lecture, considérée non pas comme un passe-temps ou une évasion, mais comme une activité de recherche et de réflexion et un plaidoyer en faveur d'un art de vivre écologique (vie simple, rapport à la nature et au temps, conscience planétaire).

La démarche de Serge Mongeau, sur le plan spirituel, n'est pas la mienne et, sur le plan logique, elle n'est pas exempte de contradictions. Elle reste, néanmoins, respectable et peut stimuler de salutaires remises en question.

La liberté et ses limites

Avocat de formation, Michel Poulin, comme nous tous, aime la liberté. Dans *Vivre et laisser vivre*, un essai qui se veut un éloge de cette valeur fondamentale, il se demande, après tant d'autres, «jusqu'où [on peut] se permettre d'aller, en matière de liberté individuelle, sans tomber dans le laxisme et l'indiscipline». Sa réponse est à la fois simple et incomplète: le plus loin possible.

Sans aller aussi loin que les libertaires, qui suggèrent l'abolition à peu près totale de toutes les contraintes en matière sociale et politique, Michel Poulin critique ces «gens qui semblent essentiellement motivés par le désir de contraindre leurs semblables» et plaide en faveur d'une plus grande libéralisation dans à peu près tous les domaines puisque de celle-ci dépendraient tous les progrès humains.

Travail de réflexion considérable sur des thèmes traditionnels, pour ne pas dire usés, cet essai plutôt fourre-tout dénonce l'emprisonnement abusif qui nuit à la réinsertion sociale des contrevenants, plaide en faveur d'une ouverture des frontières nationales sous prétexte que l'immigration profite à tous, défend le mariage homosexuel qui ne fait de tort à personne, suggère la dépenalisation totale de la prostitution

pour laquelle il a de fort beaux mots, revendique le droit pour chacun de fumer en paix et d'aimer au grand jour qui il veut (dans des limites raisonnables), rappelle que la liberté, dans les domaines de la science et du travail et en ce qui a trait au statut de la femme, c'est payant, et il se fonde sur les inévitables Reich et A.S. Neil pour suggérer de «libérer nos enfants»: «Il faut leur permettre de tout essayer, ou presque. On doit surtout s'abstenir de leur dire continuellement comment faire ceci ou comment faire cela et s'en remettre plutôt à leur méthode intuitive personnelle.» Et bonne chance, aurait-on envie d'ajouter.

On est tenté, souvent, lisant cela, d'être d'accord. De quel droit, en effet, se revendiquer pour contraindre les autres? Le problème avec une telle approche, basée sur un mélange de libéralisme et d'utilitarisme, c'est qu'elle fait l'impasse, au nom d'une réactualisation de la théorie du «bon sauvage», sur les raisons communes nécessaires à la vie en société. Faire société, en effet, c'est vivre ensemble dans un monde commun que le relativisme individualiste ne saurait suffire à fonder. En excluant presque tous les enjeux moraux de sa réflexion, sauf celui qui concerne le droit d'agir à sa guise dans la mesure où cela n'affecte

pas ce droit chez les autres, Poulin néglige la question du sens partagé (sur les plans historique, national, politique et social) qui fonde le lien social et permet justement à la marginalité, par ailleurs irrépressible et nécessaire dans certains cas, de trouver elle-même son sens.

«*La compassion et la tolérance, écrit-il, sont donc, avec le courage, les clés de la liberté: compassion et tolérance à l'égard d'autrui et courage pour soi-même.*» C'est vrai, mais incomplet. Agir à sa guise n'est pas en soi courageux si cela signifie faire fi de la vérité (philosophique) et de la pertinence (sociale et politique) du geste. Bien vivre, et penser les conditions de possibilité d'un tel projet, c'est compliqué.

LA BELLE VIE

Serge Mongeau
Ecosociété
Montréal, 2004, 132 pages

VIVRE ET LAISSER VIVRE

La liberté pour soi
et pour les autres
Michel Poulin
Guy Saint-Jean éditeur
Laval, 2004, 272 pages

louiscornellier
@parroinfo.net

HOMMAGE À JEAN-MARIE POUPART

Cher Jean-Marie...

À l'occasion de la disparition de Jean-Marie Poupard, le romancier André Major, longtemps journaliste au *Devoir*, nous a fait parvenir le texte qui suit.

En feuilletant *Les Récréants*, je tombe sur ceci, que j'avais souligné il y a plus de trente ans: «*Passer en coup de vent, voilà ma spécialité, dans la vie autant qu'en écriture.*» J'aurais voulu que la vie te contredise pour une fois en te permettant de passer encore un bout de temps parmi nous. Mais la maladie contre laquelle tu luttais, à ta façon bourrue et joviale, t'a finalement joué un mauvais tour dont nous ne nous sommes pas encore remis. Je dis «nous», même si je n'ai pas l'habitude de parler au nom des autres, parce que d'autres que tes proches, des lecteurs et des auditeurs, n'arrivent pas à croire que tu ne seras plus l'observateur narquois de notre monde.

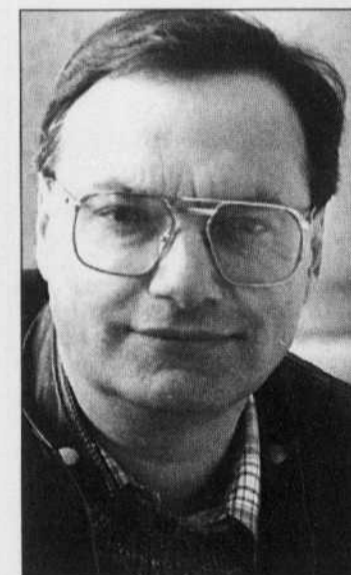
Au moment où j'essaie de te dire adieu, je ne trouve pas les mots. Ils sont trop graves ou pas assez. Il faut dire que nous n'avons guère été enclins à l'effusion et à la confiance depuis que nous nous fréquentons, depuis la parution aux Editions du Jour de ton premier roman, cet *Angoisse play* qui en dit long sur toi et ton univers. Nous avons toujours préféré partager nos engouements pour tel livre ou tel film, brocarder nos confrères trop va-

niteux et discuter du menu du jour au Triangle portugais ou au Piatto della nonna.

Les derniers livres que tu m'as prêtés, juste avant ton hospitalisation, sont toujours sur ma table, comme pour me rappeler qu'il y a quelques jours encore tu relisais *La Règle du jeu*, de Leiris, quand tu ne travaillais pas à une pièce. Tu trouvais même la cuisine de l'hôpital assez convenable et le personnel affable. Même si tu subissais un traitement éprouvant, tu n'avais pas la mine affligée, tant ta confiance était grande d'en sortir indemne. Dans la chambre où tu vivais cloîtré, il n'y avait pas encore d'odeur de sainteté; on pouvait parler de cinéma, de littérature, et même potiner un peu, comme d'habitude.

Quand je repense à toi, je me dis que tu étais un de ces «malades de littérature», selon l'expression de Vila-Matas figurant dans *Le Mal de Montano*. Un malade qui jouait avec les mots, qui jouait sur les mots, pour ne pas être leur jouet, pour ne pas être pris au piège d'un style qui le défigurerait. C'est sans doute pour-

quoi tu étais un écrivain aussi imprévisible que la météo, toujours à la recherche d'un défi, jamais là où on l'attendait. La dernière fois que je t'ai vu à l'hôpital, j'ai failli te dire que tu n'avais pas changé depuis *Les Récréants*, cet essai sur le roman policier où tu as abordé le sujet tout en te livrant à maintes digressions. Il y a quelques années, je t'avais proposé de re-



ARCHIVES LE DEVOIR

Jean-Marie Poupard

prendre cet essai en y ajoutant des textes sur Simenon et Sundman, que tu avais écrits pour la chaîne culturelle à l'époque où la radio publique ne considérait pas la littérature comme une pestiférée. Tu as préféré écrire autre chose, faire le bilan sans complaisance de ton expérience littéraire, et tu as eu raison parce que *J'écris tout le temps* est un autoportrait qui montre «un auteur en train de se parfaire», et donc bien moins pressé qu'avant. Moi non plus je n'étais pas pressé, j'aurais aimé t'entendre encore chroniquer avec cette bonne humeur qui faisait si bon ménage avec ta rigueur de lecteur. J'ai l'air de t'en vouloir d'être un peu plus seul dans la vie qui me reste à vivre; c'est à moi que j'en veux de ne pas avoir profité davantage de ta présence. Mais c'est comme ça. Il va falloir que je te relise, maintenant que tu n'es plus là pour me distraire, espèce de récréant! Je ne te dis pas «à bientôt» parce que moi non plus je ne suis pas pressé.

Salut.

André Major

VITRINE DU DISQUE

Quand Bowie le rebelle montrait les crocs

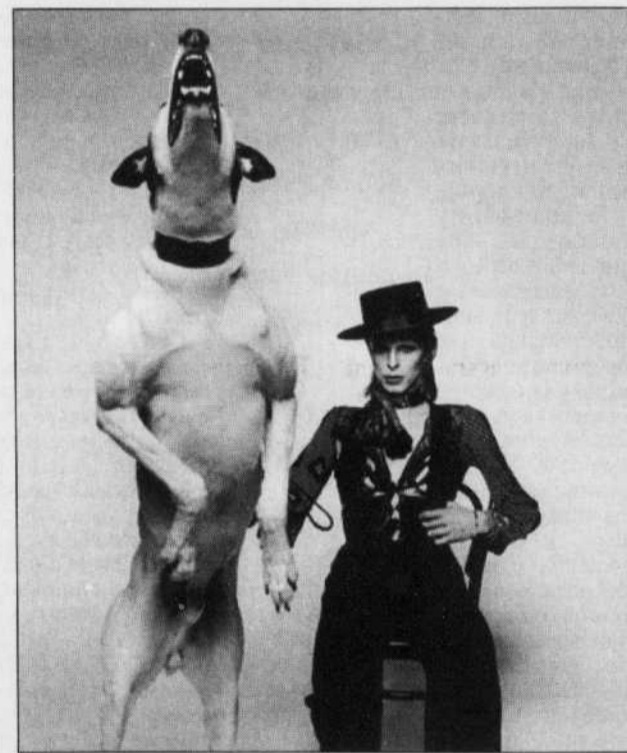
DIAMOND DOGS

30th anniversary
2 CD édition
David Bowie
EMI

Il y a déjà trois pléines décennies, houla qu'on est vieux. David Bowie disait à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire à toute la presse rock, alors aussi florissante que crédule, que c'en était fini du rock. N'avait-il pas deux ans plus tôt mis à mort son Ziggy à lui (bien avant le Ziggy de l'autre), ce personnage d'ultime rockstar qui les ressemblait toutes, les caricaturait toutes, les exacerbait toutes et les dénonçait toutes dans leur fatuité et leur fatale brièveté? Le problème se posait alors: que faire après la fin? Tout en se cherchant une nouvelle raison de vivre, Bowie continuait d'enregistrer des disques, brillantissimes parce que le gaillard ne savait être que brillant en ce temps-là: le très extraterrestre *Aladdin Sane*, l'album de reprises des années 60 *Pin-Ups*. Et puis arriva 1974. L'année de *Diamond Dogs*.

Diamond Dogs, c'est l'album de *Rebel Rebel*, dirait-on aujourd'hui, parce que c'est tout ce que l'histoire a retenu: ces formidables quatre minutes trente de rock'n'roll qui font depuis partie de tous les spectacles du roi David. L'album avec la bite manquante, ajouteraient les amateurs de trivia. Mais si, rappelez-vous, c'était cette pochette à la fois horrible et fascinante, ornée d'un dessin outré de Guy Peellaert (alors très en vogue avec son livre *Rock Dreams*), où l'on voyait un Bowie mi-homme mi-chien: la bistouquette plutôt apparente du cadavre ayant choqué l'Amérique (coup de pub?), on avait eu vite fait de castrer la bête. La belle affaire.

L'histoire derrière l'histoire est plus intéressante. *Diamond Dogs*, apprend-on dans le très consistant petit livre inclus dans cette réédition anniversaire, est d'abord le résultat tronqué d'un rêve: Bowie avait décidé d'adapter en comédie musicale rock le 1984 de George Orwell, et le travail était bien avancé lorsque la



SOURCE EMI

Une des illustrations du livret de *Diamond Dogs*.

veuve Orwell opposa son veto. Pas longtemps démonté, le filiforme jeune homme à la tête plus carotte que jamais conserva du projet Orwell les morceaux les plus détachables — *We Are The Dead*, 1984, *Big Brother* — et s'appliqua à réussir quelque chose de moins ambitieux, mais non moins valable à long terme: un disque de fiches bonnes chansons. Outre *Rebel Rebel*, d'autres pépites émergèrent: la chanson-titre, la superbe ballade *Rock'n'Roll With Me*, la délicieusement perverse *Sweet Thing*. Si le rock était mort, pas Bowie. Des mondes restaient à explorer. Bowie, on le sentait déjà à l'intro de guitare très *Shaft* de 1984, allait entrer dans la période rythm'n'blues de *Young Americans* et *Station To Station*. Suivrait la période berlinoise avec Brian Eno, et combien d'autres détours, reculs et avancées encore.

De toutes les chansons inédites, prises alternatives, remixages et ratés qui composent le second CD (dont plusieurs extraits de la comédie musicale en chantier), c'est certainement la reprise de *Grown' Up*, morceau alors inconnu d'un jeune auteur-compositeur montant du nom de Bruce Springsteen, qui en dit le plus long sur ce moment charnière dans la carrière de David Bowie. Privé d'Orwell, l'homme avait pris en main son destin et compris qu'il valait mieux écrire l'avenir lui-même. *Grown' Up*, proposait Springsteen. Message bien reçu.

Sylvain Cormier

FRANCOPHONE

PAMPLEMOUSSE

Geneviève Castrée
(L'Oie de Cravan)

Il fallait sans doute quelqu'un comme Benoît Chaput (poète et éditeur à l'enseigne de L'Oie de Cravan) pour réaliser un projet aussi intrigant que cet album musical de la bédéciste québécoise Geneviève Castrée. De grande dimension (12 X 12 pouces), cette bande dessinée s'accompagne d'un 33 tours vinyle sur lequel on découvre de courtes chansons naïves et envoûtantes. Comme à l'intérieur de l'ouvrage,

ces pièces de Castrée révèlent un imaginaire fortement poétique où la spontanéité guide une étrange détresse. On assiste donc aux rêveries, parfois effrayantes, d'une jeune fille aussi courageuse qu'excentrique. Musicalement, cette forme de chanson se rapproche davantage d'une musique folk à la dimension aérienne et ensorcelante. De plus, Castrée se libère d'un quelconque modèle en suivant ses instincts vers une instrumentation âpre et sèche. Dans le meilleur des cas, on suggère de feuilleter les images de *Pamplemousse* en écoutant cette voix charmante qui se distingue de la masse. Un très bel objet à posséder.

David Cantin

ROCK

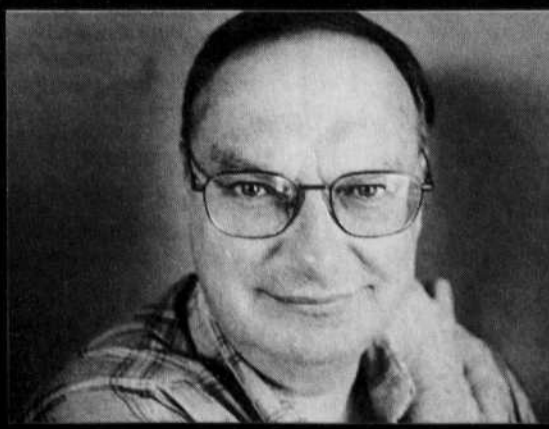
CREATURE COMFORTS

Black Dice
(DFA)

En ce moment, le bruit extrême compte plusieurs adeptes un peu partout en Amérique. De Michigan à New York, des formations comme Wolf Eyes, Nautical Almanac ou Hair Police s'amuse à délayer en renouant avec une musique agressive et dérangeante. Dans un pareil contexte, on se doit de souligner l'apport indéniable d'un groupe comme Black Dice. Plus complexe en un sens, ce quatuor vient à l'origine du milieu des arts visuels. Après les dérangements sensoriels de *Beaches & Canyons*, *Creature Comforts* (toujours sur DFA) malmène de nouveau certains repères associés au rock, de même qu'à la musique électronique. Pas toujours facile d'accès, les recherches sonores de Black Dice croisent plusieurs chemins à la fois. De l'ambient au rock psychédélique, ces collages déstabilisent sans jamais se perdre complètement à l'horizon. Ainsi, Aaron Warren, Eric Copeland et Bjorn Copeland font table rase pour mieux renaitre sur chaque album. Décidément, ces trafiquants new-yorkais apportent un peu d'instabilité dans le créneau (parfois redondant) des musiques expérimentales.

D. C.

Hommage à Jean-Marie Poupard

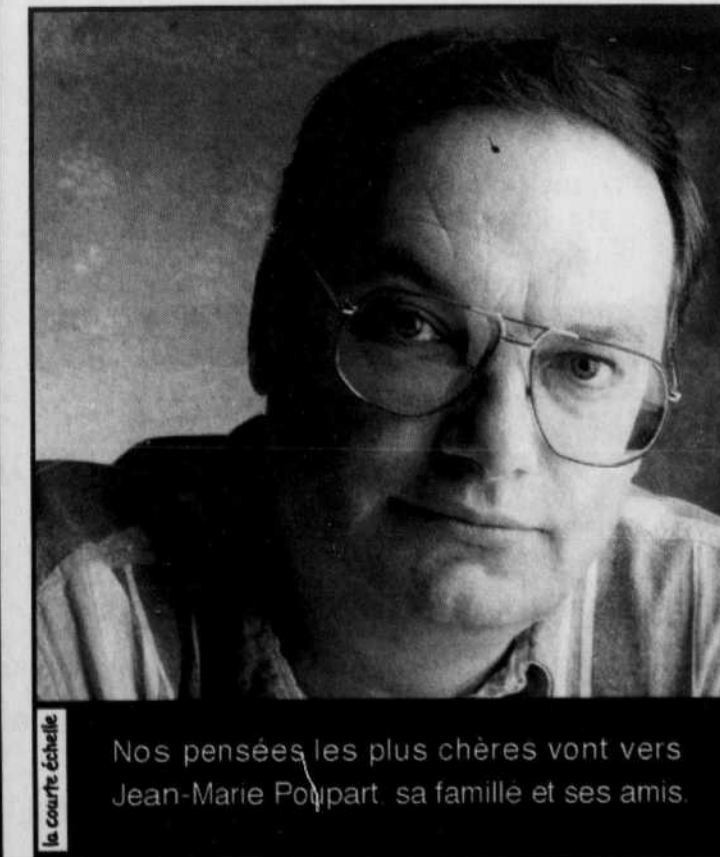


L'ami Jean-Marie, tu as traversé le réel absolu, par-delà les chemins de l'écriture.

Nous saluons ta présence, ton authenticité, ton irrévérence, ton travail d'écrivain, ta finesse de lecteur passionné.

Merci

LEMÉAC ÉDITEUR



la courtoisie éhémère

Nos pensées les plus chères vont vers Jean-Marie Poupard, sa famille et ses amis.

DE VISU

La science suivie à la trace

NELL TENHAAF:
APTE/INAPTE,
UN SURVOL

Galerie Leonard & Bina Ellen
1400, boul. Maisonneuve Ouest
Jusqu'au 31 juillet

BERNARD LAMARCHE

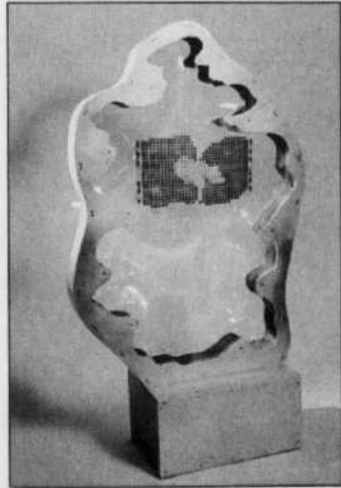
La galerie Concordia présente la nouvelle étape d'une rétrospective bien serrée de l'artiste canadienne Nell Tenhaaf, en tournée au pays. En provenance du Musée canadien de la photographie à Ottawa, l'exposition revient sur quinze années d'une production qui suit la trace les développements incessants dans le discours de la science et de la génétique. Tenhaaf s'intéresse davantage à la subjectivité à l'œuvre dans le domaine scientifique qu'à sa prétendue objectivité.

Depuis une vingtaine d'années, l'artiste s'est bâti une belle carrière, exposant abondamment au Canada, aux États-Unis et en Europe. Son univers est fait des diagrammes diffusés par la science pour schématiser le corps humain et ses fonctions génétiques, schémas que l'artiste recharge tant par l'écriture que par le dessin, afin de montrer que, dans ces constructions de l'esprit, peuvent même aujourd'hui intervenir une mythologie et un mystère persistants au sujet de la connaissance du corps humain. Littéralement, Tenhaaf recharge les données scientifiques telles que traduites en images par la science elle-même, pour y greffer un discours autre, centré sur des valeurs sociales et culturelles. Ainsi, la pratique de Tenhaaf se penche sur le corps humain en tant qu'il est l'objet d'une constante inquisition. Son univers défend une esthétique très lisse, alors que l'artiste se sert notamment de caissons lumineux en aluminium et de photographies pour supporter une imagerie où règne une certaine atmosphère.

Il faut dire ici ma relative insensibilité à cette production. Le côté aseptisé de la présentation de ces œuvres me semble contredire l'idée de subjectivité que cherche à rendre l'artiste. De plus, cet œuvre m'apparaît comme l'expression d'un post-modernisme appliqué, sans grande inventivité.

Par exemple, les principes d'interactivité qui gouvernent certaines installations vidéo m'apparaissent d'une trop grande simplicité, alors que, pour une pièce, la possibilité de choisir notre programme génétique est exprimée par la présence d'une sorte de guichet sur lequel il faut bêtement presser quelques boutons. *Idem* pour cette autre installation où, en vidéo, une scientifique nous pose des questions sur notre capacité à composer avec la dimension humaine de notre environnement. A ces questions, nous sommes invités à répondre en pressant un des deux boutons, qui correspondent à oui et non, pour ensuite nous faire dire combien nous sommes, ou non, poreux à notre environnement et aux gens qui l'habitent (ou qui sont habités par lui). Trop simple. Presque scolaire.

Le Devoir



Swell, 2003, par Nell Tenhaaf.



SOURCE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN

À la galerie Pierre-François Ouellette, Alexandre Castonguay, avec une installation en apparence fort simple, nous renvoie à la photographie.

Le doigt à l'honneur

DIGITALE

Alexandre Castonguay
En collaboration
avec Mathieu Bouchard
Pierre-François Ouellette
Art contemporain

372, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 11 septembre

BERNARD LAMARCHE

Pour sa nouvelle œuvre présentée chez Pierre-François Ouellette Art contemporain, l'artiste gatinos Alexandre Castonguay a changé quelque peu l'esprit de ses interventions. La technologie de pointe, omniprésente dans son travail, est toujours aussi discrète, mais sa vocation est différente. Plutôt que de prendre en charge le spectateur et l'image qu'il projette, elle se met entièrement à son service, selon un principe plutôt bien réfléchi d'interactivité. Sur le mode du jeu, le tout renvoie à la photographie.

Trois œuvres de Castonguay sont actuellement en montre à Montréal. Le Musée des beaux-arts de Montréal présente *Le Dessein des passions* (1998) alors que le Musée d'art contemporain de Montréal a inclus *Générique* (2001) dans la présentation de ses acquisitions récentes. Avec cette dernière, l'image du spectateur

est manipulée en temps réel pour être inscrite en vidéo dans un dédale spatiotemporel qui donne envie de sonder les possibilités d'un système informatique développé par l'artiste et ses collaborateurs.

À la galerie Pierre-François Ouellette, Castonguay, avec une œuvre en apparence fort simple, donne davantage de place au spectateur, intégrant cette fois des images produites par lui. Sur un fauteuil dont le design évoque les années 60 repose une caméra, une vieille Brownie Hawkeye de Kodak. Encastré dans le fauteuil, un écran d'ordinateur diffuse une image de l'espace dans lequel on se trouve. Détail important, l'image palpite légèrement avec le choc, même léger, de nos pas sur le sol. La curiosité nous apprend par la suite qu'il s'agit d'un écran tactile et que le toucher laisse à sa surface une onde semblable à celles que provoque tout contact avec un plan d'eau. Ainsi l'image donne-t-elle l'impression, sous le verre, d'être reflétée dans l'eau.

À ce moment, tous les dessins au doigt sur cette surface méritent d'être tracés, les effets ondoyers, parcourus du regard. Il ne s'agit là que d'une des deux manipulations d'images à l'œuvre dans *Digitale*. Au mur, une image vidéo aux contours imprécis est projetée, en lente transformation.

Les deux images proviennent de la caméra trafiquée. L'ancienne boîte à images a été revampée en caméra vidéo. C'est elle qui fournit les images et on peut la manipuler à loisir. Ainsi, deux flots d'images circulent, le premier continu, l'autre fait d'instantanés. Les deux écrans sont activés simultanément par le visiteur qui profite de cet espace de participation. En pressant le bouton de l'appareil photo, le manipulateur suspend le cours du temps, mais l'image aussitôt se met à perdre sa relative précision, à s'effacer dans les limbes.

Les deux modes de diffusion des images sont en proie à cette précarité mise en scène par l'installation technologique. Deux flots visuels sont en constante évolution, en incessante perte. Par là, l'œuvre rejoint certains discours sur la photographie et la mémoire qui tendent à montrer l'incapacité de la photographie à réellement conserver les traces du réel que nous tenons tant à fixer pour la postérité. A vrai dire, toutefois, il ne s'agit pas là du principal intérêt de cette pièce aux rouages bien rodés. La disparition de l'image au mur ramène à

l'avant un vieux truc liant le grain de la photographie et les pixels de l'image numérique. Mais le pont est quelque peu usé.

Le principal intérêt de la pièce réside en ce que celle-ci donne toute la place à cette idée autrefois formulée par Roland Barthes et qui porte à réfléchir. Barthes disait que, pour lui, l'organe du photographe n'était pas l'œil, qu'il craignait par-dessus tout le pouvoir du doigt lors du déclic photographique. L'image granuleuse projetée au mur, l'écran tactile et le déclic de l'appareil sont tous tournés vers cette insécurité liée à l'arrêt du temps. Le ton est juste, le dispositif bien rodé, la réflexion que la pièce suscite et sa manière de faire en sorte que les gens s'y

posent un temps pour l'explorer en font un bon coup.

L'artiste donne ainsi un tour de vis supplémentaire à l'esprit qui gouverne son travail. Le volet recherche et développement de logiciels qui entoure les œuvres de Castonguay est aussi accessible. Ce dernier offre en effet le code en source libre de ses programmes, de sorte qu'il propose au public intéressé la capacité d'utiliser les outils qu'il utilise pour sa propre création. Ces codes sont disponibles sur le site artengine.ca, en plus de textes fort instructifs de conférences données par l'artiste, qui enseigne depuis peu à l'Université d'Ottawa.

Le Devoir

JEAN PAUL RIOPELLE
PASTEL 1962-1976

Dernière journée

Vacances estivales du 18 juillet au 9 août

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent #21 (514) 314-8491 (11h à 17h 30, samedi 10h à 17h)

GALERIE MAZARINE

EXPOSITION
VENTS D'EXTRÊME-ORIENT



L'exposition se poursuit jusqu'au 31 juillet 2004.

Estampes japonaises des XVIII^e et XIX^e siècles,
tapisseries fabriquées d'obis Maru et sculptures bouddhistes

1448, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Québec H3G 1K4
Tél.: (514) 982-6566 www.galeriemazarine.com

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

31 juillet : QUÉBEC

Picasso et Cordier
au Musée du Québec

5-6 août :

ORFORD - STANSTEAD

Musique, nature et patrimoine,
deux jours de découvertes
Réservez vite!

21 août :

BÉCANCOUR ET
ULVERTON

la laine sous toutes ses
coutures!
bientôt, Shawinigan, Ottawa...

(514) 352-3621

En collaboration avec CMC, Musée de Montréal

www.tourdesarts.com

16c

TOUR
DES
ARTS

Sutton
Knowlton
Mansonville
VENTE D'ATELIERS

17-25 juillet 2004
de 10:00 - 17:00

L'autoroute des Cantons de l'Est
vous conduira au cœur de la région
où 37 artistes et artisans vous invitent
à visiter leurs ateliers. Procurez-vous
notre dépliant et carte dans les bureaux
touristiques locaux ou sur notre site.

Info: 1-800 565 8455* (demandez Nicole)

* Bureau de Tourisme de Sutton

NOTRE
VENTE
DÉBUTE
JEUDI,
LE 22 JUILLET



BONALDO

la beauté ne suffit pas

2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc
t.514 287 9222 1.888.BONALDO www.bonaldo.ca

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Emmanuelle Bertrand se souviendra de Lanaudière

CHRISTOPHE HUSS

La violoncelliste française Emmanuelle Bertrand, remarquée par la presse internationale pour ses admirables enregistrements consacrés à Alkan, à Bloch et aux œuvres pour violoncelle seul du XX^e siècle parus chez Harmonia Mundi, sera, on l'espère, la reine du Festival de Lanaudière dans la semaine à venir. On pourra en effet l'entendre en formation de chambre dans les deux derniers concerts *Dvorák sur le chemin du Roy*, lundi et mardi, avant de découvrir son interprétation du *Concerto pour violoncelle* du compositeur tchèque, vendredi 23.

Emmanuelle Bertrand est l'un de ces jeunes fleurons du violoncelle français, qui n'en finit pas de fournir au monde musical des instrumentistes de très grand talent: Jean-Guihen Queyras, Xavier Phillips, Gauthier Capuçon, Anne Gastinel, Marc Coppey et j'en oublie. Comme les quatre derniers nommés, elle est élève de Philippe Muller, pédagogue d'exception, successeur d'André Navarra (dont il fut lui-même l'élève) au Conservatoire national supérieur de musique de Paris.

Une première

Âgée aujourd'hui de 30 ans, Emmanuelle Bertrand a émergé de l'anonymat il y a environ dix ans. Son premier disque, inabouti, fut consacré aux concertos de Lalo et de Saint-Saëns, mais le second, chez Harmonia Mundi, avec des œuvres de Dutilleux, Ligeti, Bacri, Henze et Crumb, la lança définitivement. Depuis, Emmanuelle Bertrand reçoit fréquemment des partitions de la part de compositeurs en attente de son verdict: «Cela me désempare, je ne veux pas donner un avis à la simple lecture de la partition. Il faut un temps infini pour s'approprier la musique et se faire le passeur de ce qui est écrit.» Cela dit, Emmanuelle Bertrand apprécie le contact avec les compositeurs. Pour le choix de ses priorités en la matière, «la rencontre avec le compositeur et la discussion avec lui sont primordiales dans la démarche de l'interprète face à la musique d'aujourd'hui. Souvent un interprète rêve de poser des questions au compositeur: j'aimerais tant pouvoir avoir des explications de Beethoven sur telle ou telle différence d'écriture ou d'accentuation entre l'exposition et la réexposition dans ses œuvres». La violoncelliste avoue que sa rencontre avec Nicolas Bacri, le premier compositeur qui a écrit une œuvre à son intention, a été déterminante.



SOURCE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Emmanuelle Bertrand est passionnée de musique de chambre, une discipline à laquelle elle est rompue depuis son plus jeune âge, ayant un frère et une sœur aînés musiciens également.

Elle a, depuis, créé la dernière œuvre écrite par Luciano Berio pour violoncelle seul et se dit attachée à l'univers de la compositrice Edith Canat de Chizy.

Emmanuelle Bertrand est passionnée de musique de chambre, une discipline à laquelle elle est rompue depuis son plus jeune âge, ayant un frère et une sœur aînés musiciens également. Mais l'expérience de Lanaudière sera particulière puisqu'elle ne connaît pour l'heure aucun de ses partenaires d'un jour. Quant aux compositions orchestrales, si on lui demande les trois œuvres qu'elle désire jouer prioritairement, elle cite *Schelomo* de Bloch, *Tout un monde lointain*

de Dutilleux et le *Concerto pour violoncelle* de Dvorák. «Pouvoir jouer le concerto de Dvorák est un cadeau rarement proposé à un instrumentiste.» On se doute que, pour un violoncelliste, la première rencontre avec le plus fameux concerto du répertoire est un moment fort d'une carrière, qui ne s'oublie pas. Mais celui qui cherche à savoir comment Emmanuelle Bertrand a vécu cette première expérience sera surpris de la réponse: «Ce sera à Lanaudière; je ne pourrai jamais l'oublier!»

Cette rencontre promet beaucoup, tant on attend d'un jeune interprète qu'il retourne aux sources de la partition au lieu d'enfoncer les portes ouvertes d'une tradition pesante. Le concerto de Dvorák est ainsi, avec le *Requiem allemand* de Brahms, l'une des partitions les plus défigurées par la tradition. Emmanuelle Bertrand en est consciente. «Parallèlement à l'étude de la partition, j'ai évidemment découvert ce concerto avec les grandes références discographiques. Le retour au texte est une quête permanente qu'on m'a transmise. Or, quand je me plonge dans l'original de Dvorák, il y a des choses que je n'ai jamais entendues, alors que beaucoup d'ajouts ont été faits au cours du temps.» Espérons que Yannick Nézet-Séguin, qui

n'avait pour le moins pas retrouvé le chemin du *Requiem* de Brahms il y a quelques mois, sera le partenaire idéal de ce retour aux sources.

EMMANUELLE BERTRAND

Festival de Lanaudière
Réservations: 1 800 561-4343

■ Lundi 19 juillet: *Quatuor* avec piano op. 23 de Dvorák, avec Ekaterina Dershavina (piano), Karen Gomyo (violin) et Nicolo Eugelmi (alto). Autres œuvres au programme: *Chants d'amour* de Dvorák et *Quintette op. 8* de Suk. À l'église Saint-Joseph-Lanoraie, 20h.

■ Mardi 20 juillet: *Trio Dumky* de Dvorák avec Ekaterina Dershavina (piano) et Karen Gomyo (violin). Autres œuvres au programme: *Duos moraves* et *Sonate pour violon et piano* de Dvorák. À l'église Sainte-Geneviève de Berthier, 20h.

■ Vendredi 23 juillet: *Concertos pour violoncelle* de Dvorák, avec l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal, direction: Yannick Nézet-Séguin. Autres œuvres au programme: *Concerto pour violon* (solo): Karen Gomyo) et *Symphonie n° 6* de Dvorák. À l'Amphithéâtre de Lanaudière, 20h.

MUSIQUE ALTERNATIVE

Pétrochimique et inclassable

Les Georges Leningrad se pointent au Festival international de musique incroyable de Saint-Fortunat

DAVID CANTIN

Après avoir tourné un peu partout en Amérique avec Trans Am, les imprévisibles Georges Leningrad rentrent au bercail pour quelques dates dans les environs. Ce week-end, les organisateurs du Festival international de musique incroyable (FIMI) ont eu la bonne idée de les accueillir pour deux spectacles excentriques à l'Auberge Saint-Fortunat (www.aubergest-fortunat.com). Avec un deuxième album à paraître cet automne sur Alien8, ce trio d'agitateurs mont-réalis se prépare donc pour un été des plus festifs.

Électro-punk absurde et décadent

Rien n'est prévisible lorsqu'on discute avec l'un des membres des Georges Leningrad. Au téléphone chez lui, avec la chanteuse Poney derrière, Bobo Boutin

Le groupe s'est taillé une réputation fort enviable lors de concerts indescritibles en compagnie de Mr. Quintron ou The Gossip.

«On le fait d'abord pour Ti-s'amuse à confondre et à informer du mieux qu'il peut. Que pense-t-il au juste du succès que la formation récolte depuis quelque temps à l'extérieur de Montréal? «On savait que cela pourrait fonctionner éventuellement. Au début, on nous reprochait surtout de jouer tout croche. Quatre ans plus tard, c'est l'inverse qui se produit. Notre musique assez intense comble un besoin, en quelque sorte.» Pour ceux qui connaissent déjà l'incontournable *Deux hot dogs moutarde chou* (Blow The Fuse-Fusion III) ou des extraits tels *Didi Extra* et *Georges V*, la déclaration va de soi. Très compulsif, ce mélange d'électro-punk aussi absurde que décadent est venu chambarder une scène locale un peu trop sérieuse. De plus, le groupe s'est taillé une réputation fort enviable lors de concerts indescritibles en compagnie de Mr. Quintron ou The Gossip.

Après la sortie récente du single *Supa Doopa/Nebraska* sur le label For Us pour le compte de Rough Trade en Angleterre, Bobo, Poney et Mingo passeront par Toronto et New York (avec Erase Errata) avant d'atterrir à Saint-Fortunat. Comme l'affirme Boutin, «on s'est rendu jusqu'à Houston avec *The Locust*, donc je ne vois pas pourquoi on n'irait pas à Saint-Fortunat. On veut préparer quelque chose d'étrange et d'inattendu en pleine campagne. On a

hâte de voir comment les gens vont réagir là-bas. On ne va faire que du nouveau matériel à l'Auberge.»

Et à quoi ressemble au juste ce nouvel album tant attendu? «À trois, l'énergie passe mieux qu'avant. C'est plus "noise", mais aussi mieux centré par rapport à ce qu'on souhaite faire comme musique. Évidemment, on déteste les étiquettes un peu réductrices (punk, funk, junk, etc.). Lorsque tu performs avec des groupes comme Trans Am, tu te dois d'être créatif. On voulait encore une fois expérimenter sur ces nouvelles pièces. On fait notre truc, point à la ligne. Supa Doopa et Nebraska donnent déjà quelques indices.» De plus, le groupe apprenait récemment qu'il ouvrirait pour les légendaires Sonic Youth à Montréal comme à Ottawa en août. Sur un ton ironique, Bobo affirme qu'il n'a «rien contre la gang à Thurston Moore, mais bon... On le fait d'abord pour Ti-Père [leur gérant Alexandre Lemieux]. On ne cherche pas à être partout à la fois. On ne court pas après personne pour ce genre de visibilité.»

Il est plutôt vrai que Les Georges Leningrad se démarquent de la concurrence. Par ailleurs, le percussionniste envisage avec un certain plaisir d'éventuelles collaborations avec d'autres groupes montréalais (peut-être Fly Pan Am!) ou encore à l'extérieur de la métropole.

«Il y a tellement de projets en attente. Je pense notamment à Cacao People. On parle aussi de quelques remix à venir. Ensuite, c'est l'Europe en fin d'année.» En réécoutant *Deux hot dogs moutarde chou*, on devine à quel point ce trio dérange plus que jamais dans un climat musical aseptisé. «On restera toujours en marge avec cette musique qui n'entre dans aucun créneau précis. Le but demeure encore de suivre nos instincts. On veut voir jusqu'où il est possible d'aller.» Le cocktail rock pétrochimique des Georges Leningrad contient tout pour dégoûter. On recommande sans modération.

LES GEORGES LENINGRAD

Au FIMI, les 17 et 18 juillet à l'Auberge Saint-Fortunat Au Métropolis, le 4 août avec Le Tigre et Sonic Youth.



ARCHIVES LE DEVOIR Avec un deuxième album à paraître cet automne, le trio d'agitateurs montréalais se prépare pour un été des plus festifs.

festival ORFORD

grands musiciens concerts intimes

Scott Weir, Chantal Juillet, Francine Kay, Robert Riseling, St. Lawrence String Quartet

un heureux contraste

17 juillet, 20 h — Entre vous et moi Avec Scott Weir

23 juillet, 20 h — Les grandes retrouvailles II Avec Chantal Juillet, Francine Kay, Robert Riseling

24 juillet, 20 h — Cordes vagabondes Avec le St. Lawrence String Quartet

La musique de chambre à l'honneur depuis plus de 50 ans

Centre d'arts Orford
3165, chemin du Parc
Orford (Québec)
CANADA J1X 7A2
T (819) 843-9871
1 800 567-6155 (sans frais)
F (819) 843-7274

www.arts-orford.org

Partenaires: Bell, ARCHAMBAULT, Université de Montréal, CGI, LE DEVOIR, Culture et Communications Québec, AON, Gouvernement du Canada, Gouvernement of Canada.

L'été 2004 au **DOMAINE Forget** SAINT-IRÉNÉE CHARLEVOIX

LE FESTIVAL INTERNATIONAL du 25 juin au 28 août 2004

MERCREDI 21 JUILLET 26\$
La musique de chambre
David Stewart et Andrew Dawes, violons
Roberto Diaz et François Paradis, altos
Yegor Dyachkov, violoncelle
Kyoko Hashimoto, piano
Oeuvres de FALLA, HINDEMITH, MOSZKOWSKI et BLOCH

JEUDI 22 JUILLET 28\$
Les Jedis Jazz Industrielle Alliance
Dorothee Berryman et son sextuor

VENDREDI 23 JUILLET 28\$
La musique de chambre
Mark Fewer et David Stewart, violons
Roberto Diaz, alto
Matt Haimovitz, violoncelle
Jean Marchand, piano
Oeuvres de IVES, TIEFENBACH et CHOSTAKOVITCH

SAMEDI 24 JUILLET 32\$
Les Grands Concerts
James Ehnes, violon
Eduard Laurel, piano
Oeuvres de SINDING, BRAHMS, DVORAK, WIENIAWSKI et DE SARASATE

LES BRUNCHES-MUSIQUE Tous les dimanches de 11h00 à 14h00
25 juillet: Virginie Hamel, voix, Vincent Gagnon, piano, Renaud Paquet, contrebasse
Jazz et Bossa

CONCOURS Courez la chance de gagner un forfait souper-concert avec les restaurants Allegro ou Vices Versa. Le prix comprend un souper suivi d'un concert de la saison régulière du Festival international du Domaine Forget. Pour participer et pour connaître les détails, visitez la section concours de notre site internet: www.domaineforget.com/concours/ledevoir.php3

PRIX: adultes: 27,50 \$
enfants de 6 à 12 ans: 12,75 \$
enfants de moins de 6 ans: GRATUIT
Les taxes et le service sont inclus.
(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)

Partenaires: Québec, Bouché, Charlevoix, BMO Groupe financier.



OSAMA de Siddiq Barmak

V.O. algérien avec s.-t. français. Afghanistan / Japon / Irlande. 2003. 85 min. (R)
Lundi 19 juillet 19 h 30

Cinéma

exCentris

HORAIRE 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

L'histoire mouvementée du son au cinéma

L'Auditorium du Louvre présentait le mois dernier un remarquable cycle intitulé *Du muet au parlant*. Notre collaborateur en était.

RÉAL LA ROCHELLE

Du 10 au 20 juin dernier se tenait, à l'Auditorium du Louvre, un remarquable cycle intitulé *Du muet au parlant*. Expérimentations sonores au cinéma, en partenariat avec la revue *Positif*. Un événement international composé de films, de conférences et de tables rondes qui montraient à l'évidence que, de 1895 jusqu'au milieu des années 30, s'est construit avec audace et entêtement un cinéma qui a toujours voulu être sonore et qui, paradoxalement, s'est constitué dans ce que l'on a appelé, à tort, le film «muet». Les films de ce cycle, rassemblés avec une patience infinie et avec l'aide de plus d'une vingtaine de centres d'archives cinématographiques, venaient des quatre coins de la planète cinéma — États-Unis, Russie, Finlande, France, Allemagne, Angleterre, Pays-Bas, Hongrie. L'ONF canadien y était représenté par quelques films de Norman McLaren. Au milieu de dizaines d'experts, trois chercheurs de l'Université de Montréal participaient aux assises: André Gaudreau, Germain Lacasse et moi-même.

Les organisateurs du cycle avaient réuni un éventail impressionnant, plein d'inédits, de films de laboratoire, de pellicules expérimentales, de films de démonstration, ainsi que de courts, moyens et longs métrages destinés au grand public. Au menu: le *Dickson Violon* d'Edison, fabriqué au tournant de 1895 à New York, des chansons sonores d'Auguste Baron en 1898, le phono-cinéma-théâtre de Clément-Maurice pour l'Exposition universelle de Paris en 1900, puis les phono-scènes de Léon Gaumont au début du XX^e siècle, celles aussi faites par Pathé en France, ou par Cinephon en Allemagne, toutes réalisations de couplage film-disque. Sans compter les façons diverses, insolites et ingénieuses de sonoriser les films «muets» en direct: ciné-déclamateurs russes, machines à brouter, bonimenteurs, musiciens et chanteurs, harmoniums et orgues, divertissement des Nickelodeon américains reconstitués par Rick Altman, etc. Cette portion du cycle était organisée en partenariat avec le CNRS, groupe de recherche «Le muet à la parole», sous la direction scientifique de Valérie Pozner et de Giuzzy Pisano.

Des années de misère à la gloire

Le programme a ensuite illustré les décennies 1910 et 1920 avec de nombreux exemples de chansons et pièces filmées de Georges Mendel ou de Georges Lodier, avant d'arriver, au milieu des années 20, aux courts métrages américains de Warner-Vitaphone et à l'explosion du lancement commercial du cinéma sonore synchronisé, marqué par la borne historique de *The Jazz Singer* en 1927. Le reste appartient à l'histoire d'un cinéma maintenant bien sur ses pieds, images et sons, et qui va bientôt donner, au milieu de sa production de masse (souvent une sorte de théâtre filmé très bavard, de bruitages clichés et de musiques de redondance), de multiples chefs-d'œuvre où les cinéastes, les ingénieurs du son et les musiciens rivalisent d'audace et d'imagination pour concocter des bandes sonores raffinées et originales. A partir de l'année 1926, durant une période de transition qui se déroule presque jusqu'au milieu des années 30, surgit une nouvelle bataille des Anciens et des Modernes: «Oui au cinéma sonore, non au cinéma parlant!»

Apparaissent alors, du côté des tenants du film sonore, d'ingénieurs et magnifiques longs métrages comme *Applause* (1929), musical de Rouben Mamoulian; *L'Âge d'or* (1930), premier film sonore de Luis Buñuel; *Odna* (Seule, 1931), de Grigori Kozintsev et Leonid Trauberg, sur une musique de Dimitri Chostakovitch; ou encore le mystérieux *Rapt* (1934), étonnant film français de Dimitri Kirsanoff sur des musiques d'Arthur Honegger et Arthur Hoérée. Des courts métrages aussi: des documentaires britanniques avec musiques de Benjamin Britten, *Night Mail* et *Coal Face* (les deux de 1936), pro-



Du muet au parlant

duits par la célèbre unité film du General Post Office, où travaillèrent John Grierson et Norman McLaren avant de venir faire naître l'ONF du Canada. D'autres révélations: des «impressions cinématographiques» de Germaine Dulac, en 1930, jolis bijoux où les images filmiques servent à l'écoute des disques et des phonographes bien visibles; des exemples de 1926-28 au Danemark; le *Movietone* américain ou encore *L'Eau du Nil*, le premier film sonore français; des «cinéphonies» de Kirsanoff, les premières apparitions jazziques de Duke Elling-

Ce cycle de l'Auditorium du Louvre a été une formidable machine à remonter le temps

ton, Billy Holliday, Lester Young, celle aussi de Leopold Stokowski, qui s'illustrera bientôt dans le *Fantasia* de Walt Disney. Sans compter quelques «soundies», ces films musicaux pour juke-box des années 30-40, ancêtres des Scopitones français et des vidéoclips.

Le travail des avant-gardes

Le dernier week-end du cycle offrait un fabuleux programme des innovations sonores et des avant-gardes cinématographiques. Conçu par Philippe Langlois, musicologue et producteur d'art radiophonique sur France Culture, ainsi que par les responsables des cycles film-musique de l'Auditorium du Louvre (Christian Labrande, Antonie Bergmeier, Christian Longchamp), cette dernière ronde a réuni un véritable marathon de trésors d'archives et de raretés. Une séance fut consacrée au travail d'Arthur Honegger au cinéma: une première version de *Pacific 231* (bien avant celle de Jean Mity en 1951), faite en URSS, en 1931, par Mikhaïl Tsekhanovski; une autre musique pour le court métrage français d'animation de Bertold Bartosh, *L'Idée* (1934), une troisième pour le long métrage *Rapt*. D'autres programmes ont été dédiés à Joris Ivens et à Walter Ruttmann, au documentaire britannique des années 30, au compositeur Hans Eisler, au premier long métrage sonore de Dziga Vertov (*Enthousiasme*, 1930). D'autres encore faisaient la lumière sur les pionniers de la synthèse optique: Rudolf Pfenninger, Yevgeny Cholpo, Konstantin Voivov, Norman McLaren, Oscar Fischinger, les frères américains John et James Whitney; une séance était consacrée à Luis Buñuel; enfin, un hommage au *Ballet mécanique* de Fernand Léger et Dudley Murphy, musicalisé par Georges Antheil en 1924. D'autres encore, américains, allemands ou hongrois. Pour compléter le tout, deux tables rondes ont réuni des experts sur la restauration du son au cinéma, de même que sur l'avant-garde comme laboratoire des techniques électroacoustiques.

Quelles idées conservées à partir de cette nomenclature impressionnante? Pour les inventeurs du cinématographe, l'industrie du film a toujours voulu être sonore, en dépit des difficultés à enregistrer et à projeter le son, à le synchroniser avec l'image. De 1895 à 1926 (première à New York d'un programme de films sonores, un an avant *The Jazz Singer*), de multiples expérimentations ont été offertes autant aux ingénieurs, aux producteurs et aux cinéastes qu'au grand public. Ensuite, la résistance de certains cinéastes (Chaplin, René Clair) à l'arrivée du «film parlant» portait davantage sur la nécessité de faire un art de la bande sonore plutôt que de

laisser simplement parler les films (de la «radio en images»). Enfin, toutes les formes et tous les genres de films furent soumis à la donnée sonore, tant dans le domaine des films grand public que dans les plus pointus des films expérimentaux.

Cet extraordinaire cycle de l'Auditorium du Louvre a été une formidable machine à remonter le temps, à nous réinstaller dans cette vaste forêt de sons et d'images qui ont permis de traverser les décennies du début du XX^e siècle, en allant puiser à la source du studio Black Maria d'Edison à New York, en 1895, quand le grand inventeur fit germer un premier film sonore, appelé *Dickson Violon*. Un très bref film de 20 secondes que la bibliothèque du Congrès de Washington a récemment restauré, après 106 ans de dormance dans les archives du film et de la phonographie.

Collaboration spéciale

Anne Fontaine, en phase et en rupture

La voix flûtée d'Ardant, la voix soul de Béart et le silence de Depardieu forment le tissu sonore de *Nathalie...*, un film de chambre qui prendra l'affiche vendredi prochain.

MARTIN BILODEAU

Deux femmes, un homme, un film. Français, vous me direz, et quelque part, ça va sans dire. *Nathalie...*, c'est sur papier une réflexion sur le fantasme et l'érotisme oralisé, sur l'écran, un suspense psychologique un peu sec et guindé sur l'éternel triangle amoureux. Après *Nettoyage à sec* et *Comment j'ai tué mon père*, Anne Fontaine avait envie de poursuivre dans la même veine, sur d'autres chemins. En phase et en rupture.

En conférence de presse au dernier Festival de Toronto, où *Nathalie...* était présenté en première mondiale, la cinéaste reconnaissait qu'«un metteur en scène travaille toujours autour de thèmes assez obsessionnels, assez personnels aussi. La trace qui subsiste entre mes films précédents et celui-ci, c'est essentiellement l'intrusion d'un personnage étranger qui va infléchir le destin de gens établis dans une vie qui est apparemment sans faille».

Ce personnage «théorémique», c'est Nathalie, justement. Proie consentante ou fantasme non remboursable, c'est selon, de messieurs essouffés qui passent par la boîte de nuit parisienne où elle est hôtesse, Nathalie acceptera d'empocher de fortes sommes offertes par Catherine (Fanny Ardant), une bourgeoise, sous condition qu'elle lui raconte ses séances à l'horizontale avec son mari (Gérard Depardieu). Au fil des récits fumeux de Nathalie et des indiscretions de l'épouse, la relation entre les deux femmes s'intensifie, tandis que le personnage du mari s'enfoncé dans l'ombre.

Pour incarner cette relation entre deux femmes aux antipodes sur l'échiquier social et culturel, Anne Fontaine a longuement médité. Le scénario était écrit lorsqu'elle songea à confier le rôle de Catherine à Fanny Ardant. «Son aspect romanesque, la singularité et l'émotion cachée qu'elle transporte me paraissent en

phase avec le parcours du personnage. Je savais qu'en contrepartie, l'actrice qui jouerait Nathalie devait être lisible directement, c'est-à-dire offrir quelque chose d'immédiat, de fulgurant, en opposant en même temps de l'opacité, quelque chose qu'on ne peut pas prendre. Quand j'ai rencontré Emmanuelle [Béart], ça m'a paru évident. Je l'ai choisie sans que mon choix passe par la tête, moi qui suis assez cérébrale pourtant».

Le casting de *Nathalie...* sera jusqu'au bout affaire d'équilibre, de mystères, de voix aussi. Fontaine se dit subjuguée par le contraste entre celle d'Ardant, flûtée, et celle de Béart, plus soul, mais aussi par le courant qui passe par les voix, en général.

Un tandem mythique

Restait à distribuer le rôle du mari, personnage quasi muet, Fontaine a pris un beau risque. «Il fallait que dans ce couple il y ait encore une sexualité possible. Qu'on n'ait pas l'impression que la sexualité était rangée pour l'éternité. C'est un peu le danger quand on choisit un couple d'une cinquantaine d'années. Dans le cas de Depardieu, ce qui importait, c'était qu'on puisse l'imaginer dans des situations qui ne sont jamais représentées physiquement».

Fontaine a donc réuni Ardant et Depardieu, tandem mythique du non moins mythique *La Femme d'à côté*, de François Truffaut. Sans désir d'hommage, sans non plus penser à autre chose qu'à la chimie qui opère entre les deux acteurs — chimie qui, soit dit en passant, depuis le tournage de *Nathalie...*, s'est prolongée à la ville. «Je trouvais que c'est important, quand vous racontez une histoire de couple, qu'il y ait une légitimité immédiate entre l'homme et la femme, avant que le film commence. Qu'en les voyant apparaître, on ne mette pas en question leur rapport. Leur histoire, mais surtout

leur histoire de cinéma, se déposait à leur insu dans le sujet», constate la cinéaste.

Étonnamment, le personnage de Eernard est celui qui, tout au long du film, conserve le mieux sa part de mystère. Ce rôle en creux offre un véritable contre-emploi à Depardieu, qui relève le défi de façon stupéfiante. «Quand il a lu le scénario, il m'a dit: "En fait, vous mettez mon personnage dans la même situation où Claude Sautet mettait les femmes à une certaine époque. J'aime beaucoup ça." Ça m'a amusé que Depardieu fasse ce parallèle. Pour ma part, de le faire jouer, dans l'économie, un rôle moins axé sur le tempérament que sur l'existential, ça m'excitait beaucoup».

Film sur le contrôle, de la parole et de son débit, des sentiments et de leurs alibis, *Nathalie...* est une œuvre contenue, implisive plus qu'explosive, où les rapports humains sont truqués, les certitudes des deux héroïnes, évaporées. «Dans leur rapport, une part aveugle se met à fonctionner autrement, part qui échappe à leur pacte de départ, lequel était précis et codifié».

Interrogée sur son rapport à la sexualité, la metteuse en scène de *Nettoyage à sec* explique, d'une part, qu'il existe une différence existentielle, métaphysique, dans le rapport qu'entretiennent les femmes avec la sexualité. «Les femmes en parlent de façon plus radicale. Pour ma part, j'aime aller jusqu'à l'os de la situation. Or, quand je dirige des acteurs, je ne me place pas dans l'état d'une femme ou d'un homme, je suis asexuée, ou plutôt, je suis dans un espace où je peux être les deux sexes à la fois», affirme celle qui en avait marre de voir l'inflation dans la représentation sexuelle au cinéma. *Nathalie...* s'inscrit en faux de ce phénomène. «Je voulais parler de la sexualité dans sa fragilité. Qu'est-ce que c'est quand on n'y arrive pas? Qu'est-ce que c'est quand on ne peut pas y arriver de manière naturelle? On est tellement envahis par l'image d'une sexualité facile à conquérir», déplore Anne Fontaine. Parlez-en à Nathalie...

Festival des arts

DE SAINT-SAUVEUR

DU 30 JUILLET AU 8 AOÛT 2004

BALLET INTERNATIONALE

CHICAGO CHILDREN'S CHOIR

MARGIE GILLIS

ASPEN SANTA FE BALLET

GINO QUILICO

LE JEUNE BALLET DU QUÉBEC

CONCOURS INTERNATIONAL DE CHOREGRAPHIE

GIOCONDA BARBUTO

Spectacles gratuits sur la scène extérieure

MANOIR SAINT-SAUVEUR
HOTEL DE VILLÉGIATURE
4 SAISONS

FORFAIT HÉBERGEMENT :

MANOIR SAINT-SAUVEUR 1-800-361-0505
www.manoir-saint-sauveur.com

BILLETS / RÉSERVATIONS :

450.227.9935

www.artssaintsauveur.com

Cinéma



Dans cette biographie musicale d'un académisme quelque peu poussiéreux, l'histoire de Cole Porter ressemble à une succession de vignettes au goût rétro où s'intercalent des ballades fort séduisantes.

Un homme qui connaît la chanson...

DE-LOVELY

Réalisation: Irwin Winkler. Scénario: Jay Cocks. Avec Kevin Kline, Ashley Judd, Jonathan Pryce, Kevin McNally, Sandra Nelson. Image: Tony Pierce-Roberts. Montage: Julie Monroe. Musique: Cole Porter. États-Unis-Royaume-Uni, 2004, 125 min.

ANDRÉ LAVOIE

Dans un théâtre en décrépidude, symbole d'un espace entre existence et néant, un vieil homme semble à la fois égaré et en pays de connaissance, conduit par un dénommé Gabe (Jonathan Pryce), ange dépourvu d'ailes mais ayant le pouvoir de reconstituer le passé sous forme de comédie musicale. Ce spectateur n'est nul autre que le célèbre compositeur Cole Porter (Kevin Kline), dont la vie défilera au rythme de ses chansons dans *De-Lovely*, d'Irwin Winkler. «*It's your life. Your music will be our guide*», déclare Gabe sur un ton solennel.

Promesse à moitié tenue car, dans cette biographie musicale d'un académisme quelque peu poussiéreux, surtout à la suite des extravagances de Baz Luhrmann (*Moulin Rouge*) et de John Cameron Mitchell (*Hedwig and The Angry Inch*), l'histoire de Porter ressemble plutôt à une succession de vignettes au goût rétro où s'intercalent des ballades fort séduisantes. Pourtant, l'homme n'a rien de banal, d'abord grâce à sa contribution exceptionnelle à la musique populaire américaine —



ses chansons semblent indémontables, reprises par des interprètes de toutes les générations — et parce qu'il a connu un mariage somme toute heureux avec Linda Lee (élégante Ashley Judd) qui composait, elle, relativement bien avec son homosexualité.

Si cette facette de Cole Porter aura pour certains l'effet d'une révélation étonnante, Irwin Winkler traite la chose avec franchise, du moins à travers les discussions du couple, alors que ses escapades nocturnes, ses passions brûlantes, sont reléguées dans les sombres coulisses de ce récit. Elles ne sont d'ailleurs que rarement décrites, ou de manière métaphorique, le cinéaste misant davantage sur les nombreux numéros musicaux qui scandent les moindres étapes de la vie de Porter. Malgré cela, Winkler ne se gêne pas pour décocher une flèche empoisonnée au mauvais mélo *Night and Day* (1946) de Michael Curtiz, où l'on saluait le courage de l'homme (il a perdu l'usage de ses jambes après une mauvaise chute de cheval en 1937) sans bien sûr faire mention de ses préférences sexuelles. Et Porter personnifié par Cary Grant, il y avait là une ironie qui a échappé à bien des spectateurs de l'époque...

Ce qui saute aux yeux devant *De-Lovely*, c'est cette manière académique d'aborder la vie et l'œuvre de Porter, que l'idée de tisser à l'intérieur d'un théâtre, même situé dans l'au-delà, ne saurait rendre plus originale. Toutes les étapes marquantes y figurent, de sa rencontre avec Linda Lee à Paris à ses années d'insouciance à Hollywood, qui mettront à l'épreuve la tolérance de son épouse envers ses multiples conquêtes, jusqu'à son retour sur la côte est où il sombrera plus tard dans l'alcoolisme et la dépression, veuf éploré et

avec une jambe en moins. Ces événements, pour la plupart vite expédiés et aucunement inscrits dans un contexte historique plus large, deviennent des prétextes parfaits pour y accoler toutes les magnifiques chansons de Porter, d'*Anything Goes* à *Ev'ry Time You Say Goodbye* en passant par *Love For Sale* et *Be A Clown*. Pour les défendre, défilent tour à tour les Elvis Costello, Diana Krall, Alanis Morissette, Robbie Williams et même Lara Fabian, offrant ainsi des couleurs particulières à ces petits bijoux de mélodies que l'on fredonne depuis des décennies et bien longtemps après la fin de la projection.

Kevin Kline brille ici un peu par défaut, flamboyant dans une production parfaitement calibrée

flamboyant dans une production parfaitement calibrée, acteur fableux dont la carrière cinématographique semble vouloir contredire le talent, la sensibilité et la dextérité, même vocale dans ce cas-ci. *De-Lovely* est à placer bien loin de quelques ratages (comme *Fierce Creatures* ou *Life As A House*, aussi d'Irwin Winkler), Kline traversant Paris, Venise et New York, même fabriqués dans des studios anglais, avec la classe que commande son personnage. Dommage que les chansons de Porter soient plus torrides que le film censé nous en révéler la vraie nature.

avec une jambe en moins.

Ces événements, pour la plupart vite expédiés et aucunement inscrits dans un contexte historique plus large, deviennent des prétextes parfaits pour y accoler toutes les magnifiques chansons de Porter, d'*Anything Goes* à *Ev'ry Time You Say Goodbye* en passant par *Love For Sale* et *Be A Clown*. Pour les défendre, défilent tour à tour les Elvis Costello, Diana Krall, Alanis Morissette, Robbie Williams et même Lara Fabian, offrant ainsi des couleurs particulières à ces petits bijoux de mélodies que l'on fredonne depuis des décennies et bien longtemps après la fin de la projection.

Kevin Kline brille ici un peu par défaut, flamboyant dans une production parfaitement calibrée, acteur fableux dont la carrière cinématographique semble vouloir contredire le talent, la sensibilité et la dextérité, même vocale dans ce cas-ci. *De-Lovely* est à placer bien loin de quelques ratages (comme *Fierce Creatures* ou *Life As A House*, aussi d'Irwin Winkler), Kline traversant Paris, Venise et New York, même fabriqués dans des studios anglais, avec la classe que commande son personnage. Dommage que les chansons de Porter soient plus torrides que le film censé nous en révéler la vraie nature.

Le grand tumulte italien

NOS MEILLEURES ANNÉES, PARTIES 1 ET 2

Réalisation: Marco Tullio Giordana. Scénario: Sandro Petraglia, Stefano Rulli. Avec Luigi Lo Cascio, Alessio Boni, Adriana Asti, Sonia Bergamasco, Fabrizio Gifuni. Image: Roberto Forza. Montage: Roberto Missiroli. Italie, 2003, 374 minutes (durée totale). Présenté en version originale avec sous-titres français ou anglais. Sortie de la partie 2: 23 juillet.

ANDRÉ LAVOIE

Lorsqu'une œuvre télévisuelle effectue le saut du petit écran pour rejoindre le grand (alors que tant de films ne devraient jamais s'y trouver...), le passage fait figure d'événement, preuve que les ambitions du cinéaste ont su dépasser un cadre souvent si étroit. Le réalisateur italien Marco Tullio Giordana a réussi cet exploit avec *Nos meilleures années*, une télésérie de six heures distribuée ici en deux parties (la seconde à partir du 23 juillet). Il nous propose, avec une efficacité dramatique indéniable, le portrait d'une famille qui traverse la seconde moitié du XX^e siècle dans une Italie turbulente, pays «*beau et inutile*», comme le juge un des personnages de cette chronique-fleuve.

L'attention de Giordana se concentre surtout sur deux frères, pratiquement du même âge, très attachés l'un à l'autre lorsqu'ils étaient des étudiants idéalistes à Rome dans les années 60. Nicola (Luigi Lo Cascio) veut devenir médecin mais sans trop de conviction tandis que Matteo (Alessio Boni), élève brillant mais tourmenté, arrive mal à concevoir son avenir. En voulant aider Giorgia (Jasmine Trinca, la fille de Nanni Moretti dans *La Chambre du fils*), une jeune patiente d'un hôpital psychiatrique dont Matteo a la charge, soumise à des électrochocs, les deux frères décident de la ramener chez son père, un voyage qui va mal tourner et provoquer un changement radical dans leur existence.

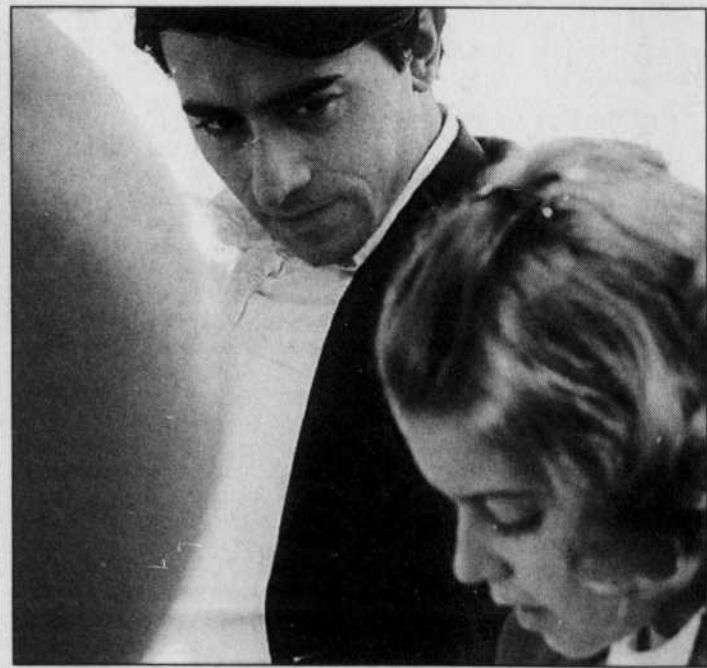
Matteo décide alors de s'enrôler dans l'armée tandis que Nicola, révolté de découvrir la Norvège, va poursuivre son voyage. Leurs routes se croiseront à quelques reprises au fil des décennies, toujours marquées par des événements liés à l'histoire récente de

l'Italie. On évoquera la grande inondation de Florence en 1966, où Nicola fera la rencontre de sa femme, Giulia (Sonia Bergamasco), qui elle rejoindra plus tard les Brigades rouges. Les manifestations bruyantes se succèdent dans les années 70; Matteo, maintenant dans la police, sera très généreux avec sa matraque. Plus tard, ce seront les assassinats des magistrats par la mafia qui vont se multiplier et la sœur aînée de Matteo et Nicola, Giovanna (Lidia Vitale), juge respecté de tous, se retrouve dans la ligne de tir... Impossible de relater tous les incidents tragiques (mais aussi heureux) qui font de *Nos meilleures années* un superbe feuilleton cinématographique.

L'écriture télévisuelle est certes bien présente; les épisodes sont soigneusement découpés, soutenus par des repères qui permettent au spectateur de savoir exactement où il est (l'action se déroule du nord à l'extrémité sud, de Turin à l'île de Stromboli en passant par Rome, Palerme, Milan et un magnifique détour par la Toscane) et à quelle époque. Cette structure dramatique est tout aussi classique qu'irréprochable, essentielle pour suivre sans s'y perdre les péripéties de ces personnages qui vieillissent vite mais se transforment assez peu: coquetterie d'acteur?

Nul besoin de connaître toutes les périodes tumultueuses qui ont façonné l'Italie car elles possèdent une valeur universelle. Réalisateur de documentaires sur la réalité du milieu psychiatrique, Marco Tullio Giordana dresse un remarquable portrait de l'évolution des pratiques de ces médecins de l'âme, surtout à travers la figure angélique du personnage de Nicola, prônant des méthodes humaines, hors du cadre hospitalier. Et tous ceux qui ont eu à subir les dérapages d'un État policier, au plus fort de la Crise d'octobre ou dans une manif d'altermondialistes, seront fascinés par les descriptions nullement manichéennes du milieu policier, Alessio Boni incarnant avec brio ce représentant de l'ordre tiraillé entre le respect de la loi et l'hypocrisie de ceux qui ont le pouvoir de la contourner.

Plus que de la bonne télévision, *Nos meilleures années* permet de renouer à la fois avec un pays à la beauté légendaire, et que l'œuvre célèbre sans ostentation, et une cinématographie devenue trop rare sur nos écrans. Grands et petits.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM
Nos meilleures années dresse le portrait d'une famille qui traverse la seconde moitié du XX^e siècle dans une Italie turbulente.



★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 17 AU 23 JUILLET 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★ 5 et 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel